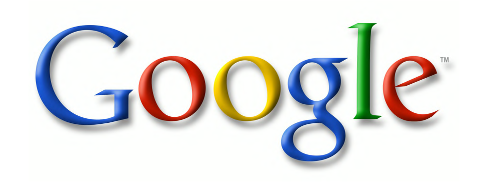
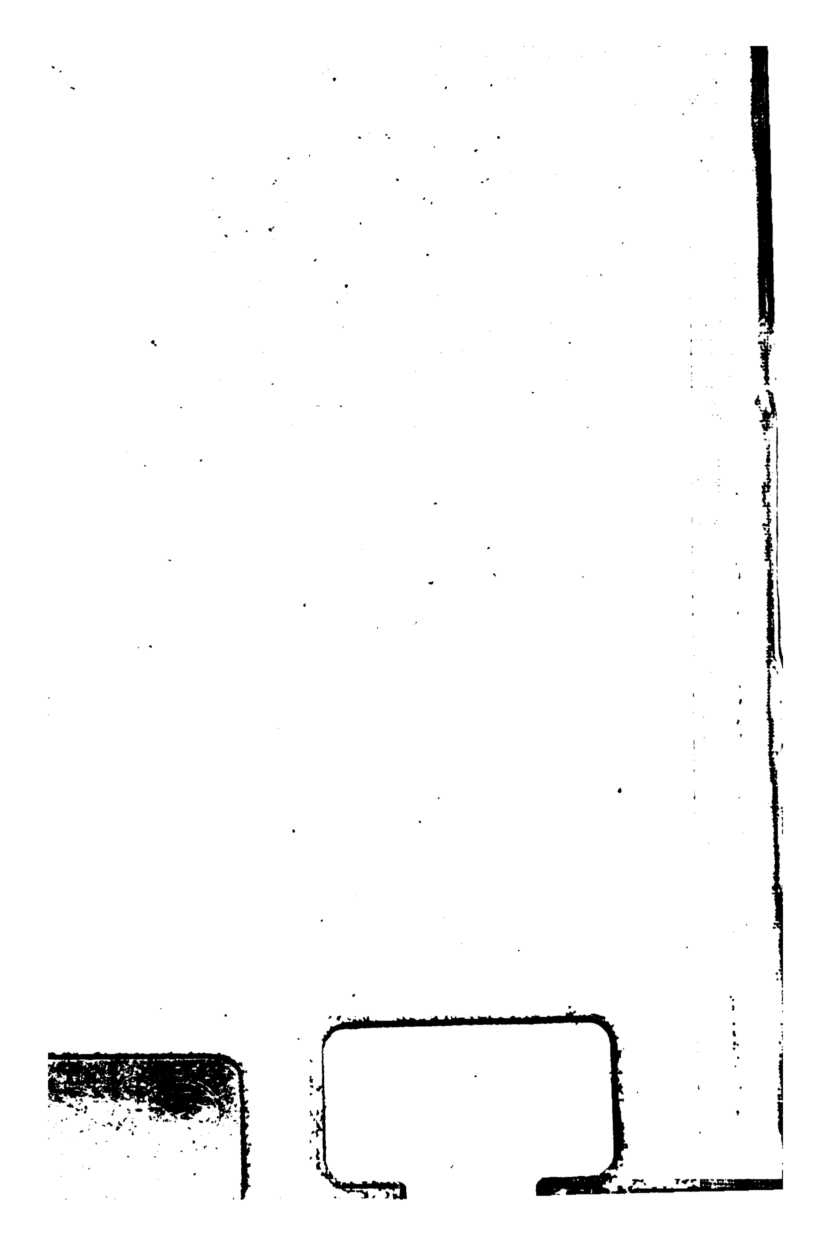
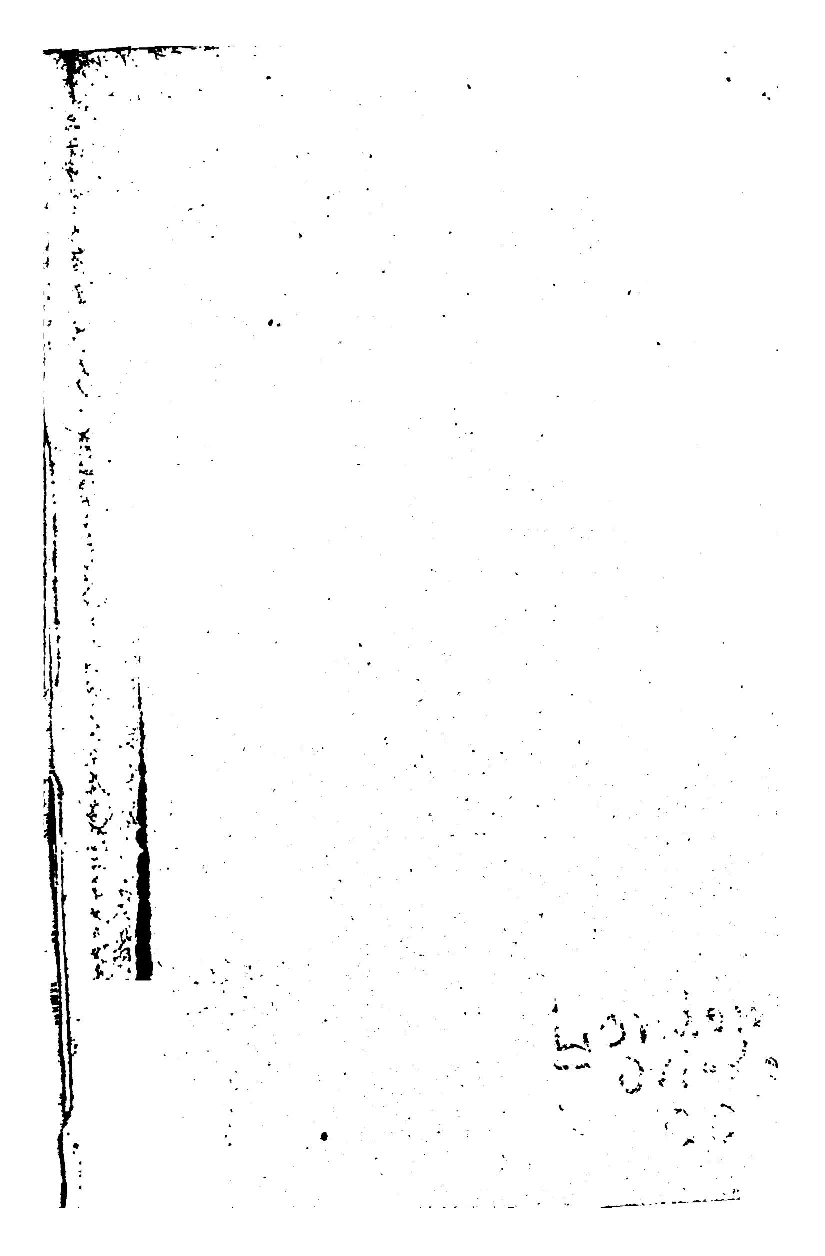



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07590008 8





LES RÉCITS DU FOYER

PUBLIÉS

PAR MADAME LA COMTESSE DROHOJOWSKA

NÉE SYMON DE LATREICHE

SOUVENIRS

DE LONDRES

TABLEAUX HISTORIQUES

PARIS

LIBRAIRIE DE A. JOSSE

ÉDITEUR DE LA GAZETTE DES CAMPAGNES

5, rue Cassette, 5

1861

SOUVENIRS DE LONDRES

SÈVRES. — TYP. ET LITH. L. LEFÈVRE ET Cie.

LES RÉCITS DU FOYER
PUBLIÉS
PAR MADAME LA COMTESSE DROHOJOWSKA
NÉE SYMON DE LATREICHE

SOUVENIRS DE LONDRES

TABLEAUX HISTORIQUES

PAR

Mlle ANTONIA MARIA DE OVIEDO

PARIS
LIBRAIRIE DE A. JOSSE
ÉDITEUR DE LA GAZETTE DES CAMPAGNES
5, rue Cassette, 5.
1861

SOUVENIRS DE LONDRES

TABLEAUX HISTORIQUES

I

COUP D'ŒIL SUR LA GRANDE VILLE

Enfin la traversée est finie ! Ces deux heures nous ont paru deux siècles ; tous les éléments déchaînés semblaient conjurés contre nous pour nous faire désirer, avec plus de véhémence encore, de mettre le pied sur le sol anglais. Mais nous sommes entrés dans le port de Folkestone, nous débarquons, et, peu d'instants après, en-

traînés par une rapide locomotive, nous sommes en route pour Londres.

Rien de plus singulier pour l'œil observateur du touriste que ce changement subit de mœurs, de coutumes, de langage que l'on remarque en passant de France en Angleterre. La fertile vallée de Crévola, la belle plaine de Domo d'Ossola et son type méridional frappent moins en sortant des gorges du Simplon et de ses pics glacés. Le vif Italien ne contraste pas autant avec le paisible Savoisien ou le crétin du Valais, que le grave et méthodique Anglais avec le pétillant Français, spirituel par habitude, léger par caractère, et joyeux par nature. Il semble qu'on est tout à coup transporté dans un monde à part, au milieu duquel chaque pas est une découverte. Tout porte un cachet singulier de noblesse et de grandeur, et cette gravité triste du pays et de ses monuments semble en harmonie avec le caractère national.

A ces réflexions, et à bien d'autres encore qui occupaient nos esprits dans le wagon où nous étions établis, venaient se joindre nos regrets de n'avoir pu admirer, en abordant, les fraiches et délicieuses campagnes dont tant de poétiques descriptions ont porté au loin la juste renommée.

Mais la nuit avait partout étendu ses voiles; elle avait dérobé à nos yeux la plage d'Angleterre, et sa somptueuse capitale, enveloppée aussi dans les ténèbres, semblait en jouir avec une coquetterie secrète, comme pour arrêter nos impatients regards, nous paraître plus grande, plus vaste, plus imposante encore dans ce solennel silence de la nuit, et nous frapper de sa grandiose beauté pour mieux nous éblouir le lendemain par son incroyable activité, son immense population et sa florissante industrie.

Il était deux heures du matin; tout était calme dans la grande cité; ses longues et larges rues, splendidement éclairées par une double rangée de réverbères, étaient complétement désertes. La pluie tombait par torrents, et la lumière du gaz, se reflétant sur les pavés mouillés, semblait les parsemer de lumineuses étincelles. Le roulement de nos voitures venait seul troubler cette solitude d'un nouveau genre, où l'on ne rencontrait çà et là que quelque citadin attardé, ou bien un *policeman* faisant lentement sa ronde. Le seuil même des palais les plus somptueux paraissait morne et abandonné. Morphée semblait avoir partout secoué ses ailes et semé de pavots la demeure du riche, aussi bien que le réduit du pau-

vre. Cependant que de scènes diverses, et peut-être émouvantes, eussent apparu au fond de ces demeures du luxe et de la misère, à celui qui eût pu soulever un moment ce voile d'obscurité et de silence? Que de larmes peut-être, là, dans cette mansarde où brille encore une fugitive lueur! que de souffrances dans ces magnifiques hôpitaux! que de joie, que d'angoisses dans cette simple maison ou dans ce superbe palais! Ici, le dévouement; là, le bonheur, l'espérance, l'inquiétude; plus loin, le plaisir, le crime ou le désespoir. Des douleurs de tous genres veillaient sans doute encore pendant que je parcourais ainsi, pour la première fois, la grande ville de Londres.

Ma première impression fut triste; la capitale de l'Angleterre avait pour moi de douloureux souvenirs, et cette morne quiétude dont elle offrait alors le spectacle, semblait répondre à mes pensées les plus intimes, et ne présenter à mes regards distraits qu'un splendide et magnifique tombeau....

Mais quelques heures ont passé, et tout est changé.

La ville entière avait repris sa vie et son agitation habituelle, et je reposais encore, entourée

de tout le luxe et le *comfort* anglais, me faisant presque un reproche d'avoir perdu à dormir des moments si précieux pour l'exploration de tant de merveilles. Mais agrégée comme je l'étais à la société d'une illustre princesse, désireuse de voir, de connaître et d'admirer, je fus bientôt dédommagée de ce petit retard, par les courses intéressantes auxquelles je fus admise, et qui, déroulant tour à tour à mes yeux les pages de l'histoire ou les annales de l'industrie, des sciences et des arts, me firent connaître Londres en huit jours, plus peut-être que si j'y eusse demeuré des années, et peupla mon imagination d'une multitude de connaissances et de souvenirs dont j'aime à retracer les détails.

Après avoir traversé la ville, comme nous l'avons fait en arrivant, dans ses heures de repos et de silence, la revoir animée, peuplée, commerçante, c'est assister à l'une de ces représentations de Diorama où le tableau, d'abord sombre et désert, se peuple, s'anime tout à coup, et nous montre, grâce à la lumière dont il est soudainement éclairé, un aspect tout nouveau et presque magique.

Ces mêmes rues, dont l'immensité m'avait frappée, rétrécies maintenant par la foule qui s'y

presse, étalent aux yeux étonnés tout le luxe, toute la richesse de cette puissante Angleterre, souveraine maîtresse des mers et isolée au milieu de l'Océan. Tout rappelle la force de son gouvernement, la splendeur et le prestige de sa couronne. Partout des monuments admirables, des établissements célèbres, des trophées en honneur de ceux qui ont illustré ses drapeaux, et dont les noms sont portés jusqu'aux nues.

La froide et méthodique Angleterre a aussi son patriotisme profondément enraciné dans le cœur de ses enfants. Il n'est point ardent comme celui de l'héroïque Ibérie; mais au lieu de s'exhaler comme lui en élans généreux, il s'élève en colonnes et en statues d'un marbre, dont la froideur et la solidité en sont le plus fidèle interprète. Nelson et Wellington, Trafalgar et Waterloo sont des noms devenus populaires, et tout habitant de Londres, en voyant les rues et les places s'en parer à l'envi, lève sans doute la tête avec orgueil en répétant au fond de son cœur, non comme les sectateurs du prophète : *Allah seul est grand*; mais : *Albion seule est grande!*

Cette idée paraît faire le fond du caractère anglais, et il faut avouer que, si l'orgueil pouvait être quelquefois excusable, il le serait ici, car peu

de jours suffisent pour faire sentir au voyageur que l'Angleterre est un pays plus florissant qu'aucun autre, et dont le gouvernement stable et l'habile et adroite politique offre les plus sûres garanties. Appuyés sur ce vigoureux soutien, le commerce, la navigation, les sciences et les arts prennent un essor grandiose, et concourent à assurer la splendeur et la prospérité de l'Etat qui leur donne la vie.

La ville de Londres offre une étendue de près de cent kilomètres carrés. Elle compte environ deux millions cinq cent mille habitants. On fait remonter son origine au temps des Romains; mais il paraît certain qu'elle eut alors fort peu d'importance. Les rois d'Essex en firent plus tard cependant la capitale de leur petit royaume, et les bienfaits du christianisme s'y firent sentir comme partout ailleurs d'une manière temporelle aussi bien que spirituelle. Erigée en évêché, la ville de Londres s'accrut considérablement, et Alfred le Grand en fit le centre de cette monarchie qu'il allait asseoir sur de si fermes bases. Sa situation, non loin de l'embouchure de la Tamise, la rendit propre au commerce, et contribua beaucoup à augmenter son étendue et sa population. Elle doit une partie de sa beauté à

l'affreux incendie qui réduisit en cendres presque la moitié de la ville en 1666, et dont le souvenir a été conservé par une colonne érigée sur la place de *Fish-street-Hill*. Des constructions plus régulières et plus belles lui donnèrent dès lors ce cachet d'imposante grandeur qui la distingue aujourd'hui.

La révocation de l'édit de Nantes, en amenant en Angleterre de nombreux Français, accrut énormément l'importance de la capitale, qui devint pour ces émigrés une généreuse patrie, à laquelle ils firent hommage de leur science et de leur travail.

Enfin Londres, à qui, grâce à l'habileté de ses gouvernants, chaque siècle, chaque pays, chaque découverte lointaine et chaque malheur européen a apporté son tribut de grandeur et de richesse, est aujourd'hui l'une des villes les plus opulentes du monde. Partout, en parcourant les diverses contrées de l'univers, on trouve quelques ruines d'institutions détruites ou de splendeur passée. A Londres, on *ne voit* que grandeur présente et bases pour la grandeur future. Tout y est calcul, mais calcul bien entendu. C'est l'ordre par essence, réparant les brèches du temps à mesure qu'elles se font sentir, exploitant

les richesses actuelles et jetant les fondements de la prospérité de l'avenir.

La Tamise, ce beau port, de toute la longueur d'une ville, et d'une ville telle que Londres, lui apporte continuellement les riches tissus de l'Inde et de la Chine, l'or de l'Amérique et de l'Australie, et les produits variés des Antilles et de tant de colonies florissantes établies sur les débris de leur première puissance.

La vue de cette forêt de mâts, de ces grands navires à l'ancre et de ces élégants bateaux à vapeur qui glissent légèrement sur cette route humide, pour le service même de la ville, offre un type nouveau dont l'aspect frappe, saisit et forme un piquant contraste avec ces rues aux maisons magnifiques et uniformes, aux temples élégants dont les gracieuses coupoles s'élèvent dans les airs, et avec ces places, dont les verdoyants *squares* procurent, au sein même de la capitale, les agréments des bosquets et des jardins.

Tout est beau, tout est grand, tout plaît, malgré l'atmosphère chargée de vapeurs et malgré la teinte noirâtre des monuments et des édifices, sans laquelle Londres ne serait point Londres, et peut-être plairait beaucoup moins.

La saison n'était pas favorable cependant pour nous donner une idée de la capitale de l'Angleterre ; il lui manquait l'une de ses grandes puissances : l'aristocratie. Tous les palais venaient de se fermer ; leurs opulents propriétaires étaient partis pour aller jouir, les uns des charmes de cette vie de château presque perdue en France, les autres des agréments d'un voyage à Paris, en Suisse ou en Italie, pour ne rentrer à Londres que vers le mois de février. La reine même avait pris son vol vers le nord, et la cour tout entière était dispersée. Ainsi donc, point de brillants équipages aux armoiries illustres ; la finance régnait seule, et l'industrie pour elle étalait ses trésors.

Qui dira cependant la différence qu'offre cette grande ville dans les deux premiers jours que nous y passâmes : le samedi et le dimanche. Les juifs n'observent pas si rigoureusement leur sabbat que les anglicans le jour du Seigneur. Poussée trop loin, cette sainte coutume nous paraît ridicule ; cependant, qu'elle est belle dans son principe, et qu'il est triste que nous autres catholiques, nous ayons à rougir et à incliner la tête devant cette manifestation franche et publique de la foi, dont ce serait à nous de donner l'exemple !

Non-seulement, en Angleterre, tout trafic, tout travail est interdit, mais les bureaux de poste sont fermés, la distribution des lettres et des nouvelles est suspendue. Point de théâtres, point de concerts, point de jeux. Les offices, la lecture de la Bible, une promenade à la campagne, telles sont les seules occupations permises le dimanche. Sortez-vous le matin, partout la foule se presse autour des temples; plus tard, les routes se couvrent de tranquilles promeneurs, et souvent, au retour, des chants religieux attirent vos pas vers quelque sanctuaire éclairé pour les offices du soir, dont les vitraux peints projettent au loin les lumières en dessinant leurs formes variées, et font un effet délicieux. Alors on voudrait aussi pénétrer dans ce lieu de prière; puis tout à coup le cœur se serre, on recule, et l'on donne un soupir à l'erreur qu'on y prêche.

II

WESTMINSTER ABBEY

En entrant dans une société agréable et brillante, l'usage, le savoir-vivre, le respect qu'imprime la vieillesse, une secrète impulsion naturelle à tous les cœurs bien nés, nous portent tout d'abord, malgré le séduisant entourage d'une jeunesse amie, à diriger nos pas vers les personnes âgées, pour les saluer les premières, et leur rendre ainsi ce respectueux tribut, auquel elles ont acquis des droits en nous précédant sur la scène du monde. A Londres, Westminster

était pour nous ce vieillard ami vers lequel nous nous sentions entraînés, et, laissant là les nouveaux et brillants quartiers de la capitale, nous volâmes vers lui.

La célèbre abbaye était devant nos yeux, et je ne pouvais encore me persuader que j'allais visiter en personne ces intéressantes voûtes, que si souvent, l'histoire ou les chroniques à la main, j'avais parcourues dans mes études de jeune fille, ou dans mes moments de méditations historiques.

C'était bien là, cependant, ce monument imposant et grandiose, ce sanctuaire de la foi et des sciences, cette merveille d'architecture gothique, dont l'histoire primitive, enveloppée dans les voiles de la fable, nous présente tour à tour un temple d'Apollon entouré de la vénération saxonne, puis une église inachevée que la piété du roi Sebert avait voulu élever au vrai Dieu, plus tard un amas de ruines dues aux invasions danoises, et enfin un pieux monastère fondé par Edgar, dirigé par saint Dunstan, embelli, agrandi par Edward le Confesseur, reconstruit enfin par Henri III, et devenu si célèbre dans les siècles suivants, jusqu'à ce que le vent du XVIe siècle vînt disperser les doctes moines de l'abbaye et que la

tempête anti-religieuse fit céder à ses efforts l'illustre monastère.

C'est bien là ce sanctuaire vénéré où tant de saintes reliques de la passion du Sauveur attiraient des pèlerins innombrables, où les sévères disciples de saint Benoît méditaient le sens caché des Ecritures et conservaient le goût des lettres, durant ces siècles de demi barbarie dans laquelle était tombé le monde.

C'est là que se fit la première ouverture du schisme anglican, lorsque l'infâme ministre du coupable Henri VIII vint, dans une assemblée de doctes et saints prélats, demander pour son maître la suprématie religieuse.

C'est là que la division se glissa dans le haut clergé anglais, et que l'immortel Fisher et le repentant Warham signalèrent leur courage chrétien et leur attachement à la foi.

C'est là, enfin, qu'après de longs débats, les évêques faiblirent et se laissèrent tromper par la fourberie du monarque...

C'est cette célèbre abbaye de Westminster où les soldats du Protecteur achevèrent de détruire ou de mutiler ce que la réformation n'avait point encore fait disparaître des saints objets d'un culte sacré.

Oui, c'est bien Westminster; et, en jetant un coup d'œil sur cette grandeur passée et les coupables désordres qui l'ont suivie, en voyant encore par le prestige de l'imagination, les autels renversés, les statues brisées, les vitraux en pièces, et partout l'affreux désordre de la destruction, on craint de faire un pas et de voir en réalité les déplorables restes de tant de profanations. Mais en entrant dans cette vaste église, dont les nefs élevées et l'imposante grandeur font sur l'âme l'impression que fait toujours le beau, on trouve partout l'ordre, l'arrangement, la symétrie, comme si jamais il n'y eût eu autre chose, comme si Westminster eût été toujours ce qu'il est aujourd'hui.

Cependant l'âme est oppressée; la différence ne se voit pas, elle *se sent*. Le cœur supplée aux yeux, et son émotion involontaire nous apprend avant eux qu'il n'y a plus d'autel... C'est un palais sans maître, un trône sans monarque, un sanctuaire d'où l'on a arraché le Saint des saints! Tout est beau, mais tout glace. Tout pénètre d'un sentiment intime de peine et d'effroi. On voudrait rendre à ces voûtes sacrées leurs augustes cérémonies, à ce chœur vide son tabernacle d'amour. On regrette jusqu'à la vacillante lumière

de cette lampe symbolique, image de la foi qui éclaire, de la prière qui veille, du cœur chrétien qui aime, gémit, contemple, adore et se complaît dans une douce extase aux pieds du Roi des rois.

Ce bel édifice gothique porte cependant le cachet des différents siècles qui ont présidé à ses diverses reconstructions; mais il est imposant dans son ensemble et admirable dans ses détails. Le portique en est beau, l'intérieur du temple est grandiose, la lumière admirablement disposée, les voûtes élevées, les colonnes multiples; tout enfin est digne de l'édifice. Ce n'est point cependant une cathédrale espagnole, dont la sublime architecture frappe, émeut, extasie et ravit; mais on peut dire hardiment que l'abbaye de Westminster est belle. Ses arcs superposés les uns aux autres, ses rosaces, ses tours pleines de simplicité et de grâce, sont relevées encore par la teinte noirâtre qui semble l'envelopper comme d'un crèpe de deuil, annonçant que ses plus grandes gloires gisent dans le passé ou dans les cercueils.

Il est cependant encore des fêtes et des cérémonies solennelles, où Westminster joue un grand rôle : le couronnement et les obsèques des

rois. Mais, à part cela, il repose en paix comme un vieillard au milieu des siens; car la docte abbaye est encore le centre du quartier latin. Des écoles universitaires l'entourent; mais, hélas! quelles écoles!...

Si des pensées tristes accompagnent à Westminster, pourquoi s'en étonner? La distraction qu'on y offre consiste à admirer des tombeaux. C'est le Panthéon célèbre des rois, des princes et des grands hommes. Chaque siècle, chaque grandeur, chaque mérite y a son ovation. Là, de splendides monuments sont un hommage rendu à la science, plus loin aux beaux-arts. La poésie et la peinture y ont leurs trophées; l'homme d'Etat, le guerrier, le modeste artisan dont le travail fut utile à la patrie; toutes les gloires enfin, publiques ou privées, ont une page dans ce grand livre ouvert à la postérité, comme pour montrer au peuple que le rang n'exclut pas plus le mérite qu'il ne le fait lui-même, et que la patrie récompense indistinctement tous ceux qui travaillent pour elle. Tardive récompense, qui souvent n'existe que sur la tombe!

Là sont aussi les magnifiques sépulcres des rois, tout près du lieu où ils commencent leur règne en recevant la couronne. Il semble qu'en

ait voulu leur apprendre, par ce singulier rapprochement, qu'en montant sur un trône, le monarque doit mourir à lui-même, et ne plus vivre que pour le bonheur de ses peuples. Quel contraste, et quelles leçons! Là commence le pouvoir, ici il finit! Là, toutes les illusions. Ici, elles ont disparu pour toujours. Heureux celui qui, en recevant ainsi, au milieu des tombeaux, une couronne périssable, a pu se souvenir qu'il devait en mériter une autre, éternelle et sans prix!

En parcourant les nombreuses chapelles aux formes variées, qui ne sont pour ainsi dire que les succursales de ce cimetière de héros et de grands hommes, en admirant ces tombes aux formes fantastiques, pleines d'allégories charmantes, les yeux s'arrêtent souvent sur les épitaphes qui les décorent. Presque partout se mêlent aux éloges de grandes et sérieuses leçons, et j'ai rarement vu la poésie si bien inspirée, que dans les vers que j'ai lus sur quelques-uns des monuments de Westminster. La tension mélancolique du caractère anglais se prête admirablement à ces sortes de pensées, et je voudrais pouvoir les transcrire ici, pour en former un album d'idées graves et profondes. Rien ne pénétrerait

mieux de la vanité du monde et de la fragilité de ses biens et de ses trésors.

Quelque poétiques que soient les nations méridionales, les peuples du nord l'emportent cependant sur elles dans cette poésie relevée et profonde, intimement liée aux sentiments de l'âme et aux émotions du cœur. Les conceptions graves et tristes y sont déifiés, pour ainsi dire, et la pensée de la mort, plus solennelle et plus souvent offerte à la méditation de l'homme, est enveloppée d'une douce rêverie, qui la fait paraître moins redoutable et dore, en quelque sorte, l'aspect de sa faux meurtrière. Shakespeare, Pope, Milton, et bien d'autres poëtes se sont chargés de confirmer ce que j'avance, dans la plupart des épitaphes dont ils ont décoré les tombeaux de Westminster.

Je considérais ces monuments avec une attention profonde, laissant errer mon imagination dans ces immenses et poétiques domaines, courant de siècle en siècle, et me transportant dans l'époque des rois ou des héros, dont le marbre plein de vie couvrait somptueusement les restes inanimés. Je me retraçais leurs vertus ou leurs vices, la gloire de leurs hauts faits ou la honte de leur vie criminelle. J'animais par le souvenir

toutes ces statues; puis, en voyant notre époque et nos contemporains passer et repasser devant eux, je m'abîmais dans des comparaisons sans fin, dont pouvaient seules me distraire d'autres tombes et d'autres inscriptions qui, bientôt, devaient céder le pas à des impressions nouvelles, motivées encore par d'autres tombeaux.

Autour des cendres de Marie Stuart se groupaient de tristes, mais douces pensées. Celles qu'inspirait sa superbe cousine, l'implacable Elisabeth, laissaient dans l'âme une espèce d'effroi. L'expression de sa statue, royalement couchée au milieu des attributs de son redoutable pouvoir, semblait expliquer sa vie tout entière.

Marie, la fille de Catherine d'Aragon, l'épouse de Philippe II d'Espagne, repose dans la même tombe. La mort a réuni ces deux sœurs, ces deux reines d'un même royaume, si différentes l'une de l'autre, par leurs mères, leur naissance, leur vie, leurs principes, leur religion et leur fin. Un même monument renferme la dernière lueur du catholicisme anglais avec les prémices et la consommation du schisme... Je soupirai en détournant les yeux pour les porter avec bonheur vers les lieux où reposent : le prince Sebert, le confesseur Edward, la chaste Editha et tant d'autres,

auprès desquels les anges semblent veiller pour les entourer encore d'une atmosphère de paix.

Plus loin, des prélats vénérés et les savants abbés de Westminster font rêver aux gloires de l'Eglise ?

Cumberland, le vainqueur de Culloden, fait donner un regret à l'aimable prince dont il assura la défaite et à la noble cause que défendait la jeune et intrépide valeur du Prétendant. Pitt, comte de Chatam, ce héros de la tribune, transporte involontairement sur le théâtre de ses gloires oratoires. Les noms de Cook et d'Adrew nous font traverser les mers et les régions lointaines qu'ils ont parcourues eux-mêmes. Buckingham nous ramène sur le terrain de la politique; James Watt nous entraîne avec lui, poussés par la vapeur dont son génie avait conçu la puissance. Shakespeare, enfin, nous étale ses délirantes poésies, et semble être là pour recueillir la gloire de toutes celles qu'il a semées sous ces imposantes voûtes, comme autant de fleurs détachées de sa couronne immortelle.

Les hommes de lettres, les savants, les mathématiciens, les géographes, les peintres, les sculpteurs se succèdent, et, l'esprit fatigué de tant d'impressions et de pensées diverses, on se

sent comme pressé de sortir de ces lieux et de redescendre parmi les vivants, après avoir si longtemps erré avec les ombres.

Mais on ne peut franchir de nouveau le seuil de l'abbaye sans payer un respectueux tribut à deux siéges célèbres, vermoulus et curieux par leur forme autant que par leur histoire. Leur ancienneté porte en elle quelque chose de singulier et de mystique qui frappe tout d'abord. C'est la fameuse chaise qu'Edward Ier rapporta d'Ecosse avec les insignes de la royauté, et dont le siége est formé par la symbolique pierre aux mystérieuses et poétiques légendes, si souvent chantées par les bardes écossais, révérée comme un objet sacré, et sur laquelle les rois d'Ecosse recevaient, à Scone, la couronne royale. Que d'épisodes se rattachent à cette relique du nord! Que de conférences! que de traités entre les deux peuples pour la possession de ce précieux talisman, sur lequel le roi Kenneth a, dit-on, tracé d'une manière trop peu prophétique le distique suivant :

Where'er this stone is found (or fate's decree is vain)
The Scots the same shall hold and there supremely reign.

Maintenant elle sert au couronnement des mo-

narques anglais, et l'Ecosse est soumise!... *Fate's decree has been vain.*

Si j'avais décrit ici les richesses artistiques de l'abbaye de Westminster, j'aurais parlé sans doute de la magnifique mosaïque de pierreries qui forme le pavé du chœur; mais je me suis bornée à la richesse des souvenirs, à la mosaïque des impressions : je visitais Westminster comme un ami qu'on voit enfin après l'avoir longtemps aimé sans le connaître, et, en le quittant, émue encore, je ne pensais qu'à dire : Je l'ai vu!

III

LE PARLEMENT

En quittant l'antique Abbaye, il était naturel de visiter ce nouveau palais de Westminster, monument tout moderne, encore inachevé, et dont la magnificence surpasse tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Ce n'est plus le palais d'un monarque, c'est celui du premier et du plus ferme gouvernement représentatif de l'Europe. Les salles du parlement anglais semblent être à la liberté constitutionnelle ce que Saint-Pierre de Rome est au catholicisme, ce que Saint-Paul de

Londres est à l'église anglicane : un centre, un boulevard s'étendant majestueusement sur les rives de la Tamise, comme un port assuré pour toutes les doctrines politiques qui ont émané de son sein.

Commencé en 1840 sur les ruines de ces anciennes chambres célèbres par tant de débats consignés dans l'histoire, le nouveau palais a immortalisé le nom de son architecte, par son imposante et majestueuse grandeur, par la grâce, l'élégance, la pureté de son dessin et la finesse admirable de ses détails compliqués. Ce magnifique édifice, quoique d'apparence gothique, devait, en sa qualité de *moderne*, participer à tous les progrès que les sciences et les découvertes industrielles ont apporté à l'art de la construction. Aussi, y voit-on briller toutes les inventions récentes qui apposent au bâtiment tout entier le cachet de son siècle, en lui laissant toutefois un type de grandeur et de beauté que n'ont pas d'ordinaire les constructions nouvelles.

Il est curieux, intéressant et instructif d'en étudier les détails, après en avoir admiré l'ensemble : le fer devait forcément y jouer un grand rôle. Malgré les trésors de la Californie, nous ne sommes plus, hélas ! dans l'âge d'or... le caout-

chouc n'y a point été oublié, les cours en sont pavées, et les voitures y glissent comme sur des coussins de velours. Ainsi donc, au palais de Westminster les pierres mêmes sont élastiques!... Serait-ce pour y justifier les lois et les consciences?...

Visiter un parlement après un Panthéon autrefois monastère, quel contraste! Là tout est silence; jadis c'était celui de la prière, aujourd'hui c'est celui du tombeau... ici, c'est le temple du système *parlementaire*, champ immense ouvert à la parole et à la discussion. Là, reposent de saintes doctrines dormant sous les ruines des autels; ici, les partis s'improvisent, s'agrandissent et s'entrechoquent. Là, les renommées s'immortalisent; ici elles se forment. Là, enfin, règnent le calme et la paix des sépulcres, et ici s'ouvre une arène où se multiplient les combattants. Tel est le monde. Chaque pas dans la vie offre un contraste nouveau; c'est ainsi que les éclats bruyants de la joie se mêlent quelquefois aux cris déchirants du désespoir, que l'adolescent sourit auprès d'une tombe, et que l'enfant au berceau se joue avec le vieillard en enfance.

Nous trouvâmes de vastes salles décorées avec goût et richesse, puis cette longue et belle galerie

où, sur des gradins disposés tout exprès, les dames sont admises à voir passer la reine, lorsqu'elle se rend au parlement, et nous arrivâmes enfin dans cette redoutable *chambre des lords*, siége du pouvoir et de la constitution. Là, comme dans un sanctuaire, se sont concentrés les ornements de la splendeur et du luxe ; les richesses y ont été prodiguées et semées avec art ; le trône y est entouré de tout l'éclat du diadème anglais, et semble tirer un nouveau lustre de ce lieu où on l'honore.

J'avoue que peu amie de la nouveauté, je regardais d'un œil distrait, aimant à me représenter là l'ancien parlement d'Angleterre, quoiqu'il n'y eût jamais siégé, et à rappeler toutes ces scènes palpitantes dont l'histoire a rempli ses feuillets depuis les temps les plus reculés jusqu'aux triomphes de Pitt et au saint apostolat du généreux défenseur de l'Irlande. Mais, quand on examine de belles choses avec d'officieux *ciceroni*, on n'a guère le loisir d'assister en esprit à beaucoup de séances parlementaires, et tout ce monde passé, dans lequel je fais des excursions si fréquentes, dut bientôt disparaître pour concentrer mon attention sur la salle en elle-même, ses beautés artistiques, ses riches moulures, l'éclatant ve-

lours des draperies, des fauteuils et des banquettes; sur le fameux *sac de laine*; sur les siéges des évêques, des primats et des lords des trois royaumes; sur mille détails, enfin, dont plusieurs étaient pleins d'intérêt.

Les peintures surtout ont été choisies avec un talent particulier. Au-dessus du trône se trouvent la Justice et la Religion; tout auprès, le baptême d'Ethelbert, premier roi saxon qui ait embrassé le christianisme. Plus loin, l'institution de l'Ordre de la Jarretière; puis le prince Henri (depuis Henri V) reconnaissant l'autorité de la justice qu'il avait osé braver, et se soumettant au magistrat qui l'exerce.

D'autres tableaux encore qui tous semblent donner un nouveau relief à cette chambre haute, tour à tour tribunal et tribune, qui paraît ainsi s'appuyer sur tout ce qui a le plus de pouvoir dans le cœur de l'homme : Dieu, la foi, le vrai, la justice et l'esprit chevaleresque qui a dominé tant de siècles. Mais ce Dieu, est-il écouté? Sa religion... ne l'a-t-on pas bannie? La vérité... n'a-t-elle pas été repoussée?... Et cette croix qui surmonte le trône, ne doit-elle pas être un reproche pour ceux qui ne connaissent plus sa lumière?.., Peuvent-ils toujours invoquer la jus-

tice, toutes leurs décisions l'ont-elles prise pour base?... La politique anglaise a-t-elle donc suivi ses immuables préceptes?...

Hélas! en la blâmant, ne nous blâmons-nous pas nous-mêmes!... Elle n'a fait dans une vaste sphère que ce qu'il est si commun de voir dans le monde, où le sacrifice de tant de vertus s'offre journellement sur les autels de l'*intérêt propre*, idole qu'on adore sans crainte et sans scrupule.

Nous passâmes à la barre que les députés des Communes ne sont pas admis à franchir, puis nous nous rendîmes dans le lieu de leurs débats ou *Chambre des Communes*. Quelle différence entre ces deux salles! Comme le luxe de la première fait ressortir la simplicité plus que modeste de la seconde! La ligne de démarcation qui sépare la haute noblesse du reste des hommes, n'est nulle part aussi sensible que dans le pays où l'on vante le plus la liberté. Comme dans la froide Allemagne, l'orgueil de la naissance et des titres y a survécu à toutes les tempêtes et semble devoir ne se plier jamais.

La bibliothèque attira bientôt nos regards et reçut notre visite. Elle est belle, vaste, et renferme un nombre considérable d'ouvrages an-

ciens et modernes. J'en parcourais les rayons avec un coup-d'œil scrutateur, comme si j'eusse pu leur arracher ainsi quelque trésor pour enrichir mon esprit avide d'instruction et pauvre de science. Que de vieux parchemins à déchiffrer, à étudier ! Que de découvertes à faire ! Quel champ immense aux études de tous genres.

L'aspect d'une bibliothèque me fait toujours une impression singulière : je crois voir un vaste jardin rempli de fleurs et de plantes rares, dues à des soins infinis de reproduction et de culture, et dont les vertus différentes donnent la vie ou procurent la mort. Toutes les fleurs paraissent belles, et cependant, malheur à qui en formerait un bouquet sans qu'un guide expérimenté dirigeât son choix. Je pensais à cela en parcourant les titres dont se paraient les riches ou antiques reliures des ouvrages que j'avais sous les yeux. Plusieurs m'arrachèrent un soupir d'envie en m'éloignant les mains vides du lieu où gisent, souvent oubliées, tant de mines de talent et de science !

Que de travail, que de veilles a coûté chacun de ces volumes ! Le savant y a consigné le produit de longues années de recherches et d'études. Le politique, ses théories, et peut-être les rêves

de son ambition. Le poëte, l'âme exaltée par la joie ou par la douleur, y a déchargé le poids inconnu qui l'oppressait. L'homme de Dieu y a transcrit ses pieuses méditations; le naturaliste y a décrit la nature; l'industriel ses découvertes utiles; l'historien y offre tous les âges du monde en de tranquilles tableaux; enfin le romancier y sème l'immoralité, le sceptique ses éternelles incertitudes, le philosophe ses erreurs, et l'impie ses pernicieuses doctrines.

Que de génies différents! Que de pensées, que de conceptions diverses! Que d'hommes immortels dans ces volumes symétriquement placés autour de cette grande salle!

Mais, visiter une bibliothèque sans en fouiller les trésors, c'est, au lieu d'entrer dans un palais plein de richesses et de curiosités, s'arrêter à la porte et se borner à examiner la forme et les dessins de la serrure. Nous ne pouvions faire autre chose, et nous nous retirâmes en *supposant* que nous avions été entourés de reliques, d'antiquités et de merveilles.

On nous montra cependant quelque chose, je ne dois point oublier d'en faire mention. Le *Death Warrant* du malheureux Charles Ier, fut étalé complaisamment à nos yeux tel qu'on le

présenta à cet infortuné monarque, et il attira bientôt toute notre attention. Cependant, je fus moins frappée par l'aspect de ce triste monument du premier régicide juridique, qu'étonnée de voir qu'on nous le montrât !... Étrangère en ces lieux, je rougis pour l'Anglais qui nous en expliquait froidement les détails et les signatures, et je sentis une fois de plus que le patriotisme d'outre-Manche n'était pas le mien.

Avant de sortir du nouveau palais, on nous fit descendre dans l'antique salle si connue sous le nom de Westminster-Hall, qui y est annexée et reste seule de l'ancien édifice dévoré par les flammes en 1834. Le style en est gothique, du XIe siècle, la grandeur imposante, le plafond couvert d'admirables peintures. C'est, dit-on, la plus grande salle d'Europe qui ne soit pas soutenue par des piliers. Elle sert actuellement de magnifique entrée à l'un des côtés du palais. Les amateurs de souvenirs historiques, aux yeux desquels la magnificence des chambres ne peut en racheter la nouveauté, se dédommagent ici, et rien ne les empêche de prêter à cette vaste enceinte toutes les décorations des événements si opposés qui, tour à tour, l'ont rendue célèbre.

Ils y verront rassemblés les dix mille convives

que Richard II traitait aux fêtes de Noël; le Parlement, y siégeant plus tard, environné de toute sa splendeur et échappant, sous Jacques Ier, à la fameuse conspiration des poudres; puis, tout à coup, les Communes s'y assembler tumultueusement, un roi y paraître à la barre des criminels, et y être jugé par ses plus infimes sujets... et enfin, pour effacer l'idée de cette scène lugubre, ils y retrouveront la joie, les festins et les réjouissances qui y célébrèrent le couronnement de Georges IV,... et se recueilleront peut-être en méditant sur l'instabilité des choses humaines.

IV

LA CATHÉDRALE DE SAINT-PAUL

J'ai dit que Saint-Paul de Londres était le centre du protestantisme anglais, et les mêmes raisons qui me feraient lire avec un serrement de cœur la description de Saint-Pierre-de-Rome, faite par quelqu'un qui ne sente pas ce que je sens et ne croie pas ce que je crois, me portent à m'abstenir ici de toute réflexion sur ce superbe monument.

C'est un temple magnifique, qui ne le cède en grandeur et en beauté qu'à la Basilique éter-

nelle. Son élégant portique, ses voûtes majestueuses, ses chapelles, son dôme enfin, plein d'une imposante grandeur, inspirent une muette admiration que la sévérité de l'édifice, et celle surtout de son intérieur, ne diminue en rien, mais rend au contraire plus profonde et plus grave. Ce n'est plus comme Westminster, une église dont on a changé le culte. Aucun souvenir d'une autre époque religieuse ne vient rappeler le passé. Saint-Paul a été bâti ce qu'il est, après que l'antique cathédrale eût disparu dans l'affreux incendie de 1666, et il ne fut achevé que sous le règne de Guillaume et de Marie.

Les bas-côtés ont été dernièrement remplis de monument magnifiques, élevés à la mémoire de personnages célèbres, et devant le chœur, précisément au centre du dôme, un sarcophage de marbre noir, surmonté d'une couronne, porte pour tout ornement le nom de « *Horacio vicomte Nelson.* » C'est en dire assez à Londres et dans toute l'Angleterre, pour imprimer un respect plein de vénération et entourer d'une auréole de gloire le monument du héros. On raconte que ce fut le cardinal Wolsey qui fit élever ce monument pour lui-même dans la chapelle de Saint-Georges, à Windsor; mais le pauvre car-

dinal, s'arrêtant pour mourir à l'abbaye de Leicester, dépouillé de toutes ses grandeurs et sous le poids d'une accusation de haute trahison, n'avait pu reposer dans le lieu où il avait choisi sa place. Le tombeau était resté vide, et fut transporté à Saint-Paul, en l'honneur du vainqueur de Trafalgar.

Oh! projets des hommes, que vous êtes vains! et que cet avenir que tout le monde rêve, est souvent différent de ce qu'il semble apparaître à l'œil borné des mortels!

Un grand nombre de statues d'hommes plus ou moins illustres, ornent l'intérieur de l'église,... et l'on nous fait un reproche de renfermer dans les nôtres les images des saints!... Est-il donc plus salutaire à l'âme de se rappeler en priant les hauts faits de tel capitaine et les découvertes de tel savant, que d'avoir sous les yeux les sublimes vertus ou les victoires chrétiennes des anachorètes, des vierges et des martyrs?

Pour avoir une idée de l'élévation et de la grandeur de la cathédrale de Saint-Paul, il faut monter jusqu'à la galerie qui la surmonte et entoure sa vaste coupole. Là, à moitié dans les nues, on voit au-dessous de soi, d'abord l'édifice entier se déployant comme un immense piédes-

tal, sur lequel les hommes ne paraissent plus que des pygmées, puis Londres tout entier, avec ses palais, ses églises, ses places, ses rues, ses parcs, ses ponts et son fleuve majestueux, couvert ici d'une forêt de mâts, là, coulant doucement, en reflétant comme un lac immobile les édifices qui sont assis sur ses bords. A la première vue, tout est confus dans ce vaste panorama. Puis, tout se dessine, tout apparaît plein de vie et de beauté ; et en voyant ainsi au-dessous de soi la superbe capitale, dont le bruit incessant n'est plus qu'un faible murmure, et l'immense activité, un mouvement presque imperceptible, on lève ses regards vers le ciel, et on se demande ce que doit être l'univers entier, ses mers et ses mondes aux yeux du Tout-Puissant.

V

GUILDHALL

L'hôtel de ville méritait aussi notre visite, nous la lui fîmes en touristes qui veulent tout voir, tout connaître. Sa façade gothique, œuvre du XVIII[e] siècle, est la partie la plus remarquable de l'édifice d'ailleurs fort irrégulier et accusant une architecture de plusieurs époques. Partout l'hôtel de ville est le palais du peuple et la bonne cité trône ici avec gloire. C'est là qu'on nomme ses magistrats, ses *sherifs*, c'est là qu'elle donne à ses rois, dans sa magnifique salle (Hall), de

somptueux banquets. C'est là que réside pour elle la justice. Le peuple y accourt pour tous ses différends ; l'alderman qui y siége tous les jours, écoute les plaintes, les accusations, les défenses, fait droit à tous (dit-on), et le bon bourgeois de la cité se retire content, fier, heureux, en bénissant le gouvernement qui sait ainsi lui conserver sa liberté et sauvegarder ses droits.

Guildhall est le palais du lord-mayor et tout y est décoré avec goût et richesse en rappelant à chaque pas les gloires de l'Angleterre. Son musée est riche, sa bibliothèque renferme de nombreux ouvrages d'art et des antiquités remarquables. Mais ce qui dans cet édifice attire le plus l'attention des étrangers, c'est sans contredit cette fameuse salle des festins, dont le bâtiment entier semble avoir tiré son nom ainsi qu'un grand nombre de palais britanniques. Déjà nous avions vu et admiré la salle de Westminster, mais sa splendeur n'existe plus que dans le souvenir, celle de Guildhall est dans tout son éclat, quoique ce ne soit pas d'aujourd'hui qu'on y donne des festins. Elle est bien moins grande que l'autre, mais elle est bien plus ornée.

Les contemporains n'ont pas encore perdu le souvenir du célèbre banquet offert en 1814 au

Prince Régent et aux souverains alliés, quoique celui que la corporation donna en 1837 à la reine Victoria, ait effacé tous les autres en magnificence et en intérêt populaire. Les deux statues gigantesques, appelées Gog et Magog et qui ornent la salle en représentant, dit-on, un ancien Breton et un Saxon, semblent être là pour avertir d'avance que tout doit être colossal dans Guildhall; mais pour nous qui avions en perspective la visite d'un colosse de souvenirs historiques, de la célèbre *Tour de Londres*, l'hôtel de ville et sa salle de festins n'offraient plus qu'un médiocre intérêt, aussi ce fut avec une espèce d'empressement fébrile que nous regagnâmes nos voitures pour nous avancer vers Tower Hill.

VI

LA TOUR

La Tour de Londres !... Que de pensées renferment ces mots ! Que de scènes différentes se sont passées dans ces murs ! Avec quel saisissement on pénètre dans l'enceinte de ce vaste amas de bâtiments dont les noms divers se résument en un seul, et se rattachent dans notre imagination à mille épisodes historiques pour nous offrir à la fois l'image de la grandeur et de l'abaissement ; celle du bonheur ou de la disgrâce, la vie des rois et celle des prisonniers, et enfin le sup-

plice du criminel avec son affreuse agonie, la dernière heure de la victime résignée ou la mort glorieuse du martyr. Tous ceux qui ont habité la Tour ont été grands par leurs vertus ou par leurs crimes, par les honneurs de leur vie présente ou par l'éclat de leur vie passée ; rarement la médiocrité a vécu à la Tour.

Que de fois le bruit des fêtes et les cris de désespoir auront retenti à la fois dans ce sanctuaire de souvenirs ; la joie s'y est mêlée aux angoises, comme les appartements somptueux du palais des rois s'y trouvaient à côté des cachots infects où languissaient les captifs.

La Tour est la plus parfaite image du monde, où tout est contraste frappant, où les épines accompagnent les roses, où la douleur fait souvent le cortége de la joie, le vice celui de la vertu, et dans lequel les honneurs et l'opprobre se touchent quelquefois de si près !

Que de monarques ont habité ces lieux ! — Que de personnages célèbres y ont vécu, souffert et péri !

Ici, les princesses appelées à monter sur le trône séjournaient dans les appartements royaux, qu'elles faisaient retentir des joyeux ébats de leur cour, et s'y préparaient aux fêtes de leur

couronnement. Là, dans des souterrains obscurs et humides, les victimes des passions politiques ou des discordes civiles se disposaient à mourir. La Tour était donc à la fois un degré pour le trône et une marche pour l'échafaud. — Qui saura dire où se trouvait la plus belle couronne ?

Il y a dans ce rapprochement d'importantes réflexions, semblables à celles que nous avons faites à Westminster, Le règne est-il une mort, où la mort est-elle un règne ?

Qui pourrait nommer ici *tous* les opprimés et tous les oppresseurs qui ont langui dans les prisons de la Tour ! J'y vois apparaître toutes les nobles victimes du schisme anglican : l'illustre chancelier Thomas Morus qui, le premier, y fut incarcéré pour la cause de la foi, et n'en sortit que pour cueillir la palme du martyre. Son vertueux ami, J. Fischer, évêque de Rochester, qui le suivit dans les cachots et le précéda sur l'échafaud. Puis, tout à coup, à côté de ces têtes vénérables, vient tomber celle d'une jeune femme qui entrait naguère en ces lieux en souveraine enivrée de l'encens des flatteries et de la faveur royale, Anne Boleyn, dont le sang vient se mêler à celui des martyrs de cette foi qu'un Etat tout entier a abandonnée... pour elle !

Cromwell, ministre d'Henri VIII, plus coupable encore du schisme que son maître lui-même, y vient aussi expier ses crimes. — Plus tard, l'infortunée Jane Grey y paie de sa tête l'ambition de son père et la faute involontaire de son éphémère royauté. — Chaque siècle, chaque règne, chaque année y amène de nouvelles victimes, dont les noms illustres, enregistrés par l'histoire, se rattachent à chaque pierre de ce monument célèbre par quelque souvenir de honte ou de sang.

L'histoire de *la Tour* de Londres est l'histoire de l'Angleterre. Fondée, disent quelques chroniques, par Jules-César, agrandie par chaque chef de tribu, puis par chaque monarque, elle servit de palais aux uns, de tombeau aux autres. Guillaume le Conquérant fit construire la tour blanche (white tower), qui forme encore aujourd'hui la partie principale des nombreux édifices qui composent ce qu'on appelle vulgairement *la Tour* et furent successivement ajoutés par les rois des différentes branches qui ont régi l'Angleterre, et qui, depuis Guillaume le Roux jusqu'à Charles II, y habitèrent pendant une partie de leur règne et en firent souvent leur résidence habituelle.

La Tour n'est pas un palais, ce n'est pas une

forteresse, ce n'est pas une prison, ce n'est pas même un édifice ; — c'est tout cela réuni. C'est une masse imposante mais informe de bâtiments de tous genres, de toutes dimensions, de tous temps, de toutes formes, et comme on le voit d'usages bien différents. Le tout est entremêlé de cours et de jardins, entouré d'épaisses murailles et de larges fossés formant pour ainsi dire, au milieu de la grande cité, une petite ville avec ses ponts-levis et ses portes célèbres par leurs noms explicatifs.

L'aspect de la Tour est triste et lugubre : en y entrant, le visiteur n'est appelé cependant qu'à admirer des trophées, des arsenaux et des bijoux, mais l'inexorable histoire était là pour me montrer le passé, lorsqu'on s'efforçait de me faire admirer le présent. J'aurais voulu visiter le cachot de Morus ; on se contenta de m'indiquer la tour blanche ou, dit-on, il a laissé, ainsi que l'évêque de Rochester, de pieuses inscriptions ; mais je voyais en esprit Marguerite parcourir comme une ombre ces cours et ces corridors lugubres, pour s'approcher du cachot de son père, et j'aurais aimé à suivre comme elle ces détours obscurs, pour arriver à la prison sanctifiée par le souvenir des deux amis. Ces grands noms n'ins-

pirent guère de sympathie aux gardiens de la Tour, peut-être même sont-ils oubliés d'un grand nombre de visiteurs, tandis que pour moi, ils donnaient un parfum religieux à cette visite, et m'occupaient plus que tout le reste.

On nous indiqua aussi le logement où le roi de France, Jean II, modèle de loyauté aujourd'hui bien rare, passa sa captivité, adoucie du reste par tous les égards dont le noble prince Noir entoura son prisonnier. — Puis nous vîmes, de loin aussi, la Tour ensanglantée (bloody tower), où périrent, victimes de l'ambition de leur oncle, les deux enfants d'Édouard IV. — Dans le même lieu, dit-on, fut assassiné Henri VI.

On assigna à Anne Boleyn, comme lieu de détention la Tour de Bauchamps et la Tour Verte (Tower Green), où furent enfermé aussi les deux comtes d'Essex, les ducs de Sommerset, de Northumberland, de Norfolk, et le dernier des Plantagenets, ainsi que Catherine Howard, l'une des épouses décapitées de Henri VIII.

Plus loin, la *Tour des Prisons*, comme si toutes ne l'avaient pas été, sanctuaire de toutes les plus horribles tortures qu'aient inventées les temps barbares, nous remplit d'un sentiment

d'effroi, auquel une cloche lugubre vint faire une singulière diversion. C'était un glas funèbre qui s'échappait du clocher de l'église, et un cortége en deuil traversait lentement les cours. Nous nous arrêtâmes, frappés par cette singulière coïncidence, et nous apprîmes que c'était l'enterrement d'un des soldats de la forteresse. Cet épisode nous conduisit naturellement à l'église, dont le nom nous parut admirablement approprié au lieu où elle se trouve. Elle est sous l'invocation de *Saint-Pierre-aux-Liens*. Bâtie par les catholiques, elle est aujourd'hui changée en temple protestant, et cause la même impression pénible que partout ailleurs où cette métamorphose a eu lieu. Mais combien de fois elle aura été l'espérance du prisonnier! Combien de fois, dans les donjons obscurs, le tintement de ces cloches n'aura-t-il pas favorisé des songes, dans lesquels saint Pierre apparaissant dans la prison de Jérusalem, délivré par des anges, aura ramené l'espoir dans l'âme du malheureux, ou lui aura fait comprendre que la mort, en l'affranchissant des liens de la souffrance, lui procurait la félicité et la gloire au milieu des cohortes célestes.

Nourrie de tant de pensées diverses, laissant la religion pour l'histoire, et l'histoire pour la reli-

gion, récapitulant dans ma mémoire mille souvenirs d'étude, je les liais à chaque édifice, comme quelqu'un qui voit avec émotion et étonnement se dessiner à ses yeux ce qui jusqu'alors n'avait eu d'existence que dans ses rêves, j'aurais voulu payer à chaque *tourelle* l'hommage historique qui lui appartenait, mais le temps était précieux, et bientôt, entrant dans la salle des armures, je me trouvai en face d'une longue rangée de rois et de princes à cheval et armés de toutes pièces, qui semblaient revivre là comme par enchantement, pour recevoir les hommages que les visiteurs devaient à leur mémoire.

Cette salle (*the horse armoury*), d'environ 150 pieds de long, est toute tapissée par des armes arrangées avec un art et un goût exquis. On y voit figurer les ordres militaires anglais, et des trophées artistement dessinés par la disposition des armes elles-mêmes. Le centre de la salle est occupé par des figures équestres toutes armées suivant leur époque, au-dessus desquelles flottent des bannières portant le nom du cavalier et le siècle où il a vécu. C'est une revue d'armures antiques, portées par des souverains de tous les âges, et qui nous fit voir, d'une manière fort ingénieuse, les progrès de l'art militaire et les per-

fectionnements de ces lourdes cuirasses et de tout l'attirail guerrier, depuis Edouard I jusqu'à Jacques II, c'est-à-dire de 1272 à 1685.

Nous visitâmes aussi un autre musée d'armures (*Elisabeth's armoury*), placé dans les salles où sir Walter Raleigh languit pendant quatorze ans par les ordres de Jacques II, et où il écrivit son *Histoire du monde*. Il faut convenir que l'ouvrage était approprié au lieu où il se créait, et que rien n'est plus capable que la Tour d'inspirer un auteur sur un pareil sujet.

Les armes, les armures, les trophées, les objets inventés pour la prise ou la défense des places, enfin tout ce qui a brillé ou brille encore dans les armées, les attributs divers de la chevalerie de tous les temps sont arrangés avec pompe dans ces nouvelles salles, mais cependant au milieu de tout l'éclat du fer et de l'acier, sur lesquels se reflètent les rayons du pâle soleil de Londres, deux choses particulièrement attirèrent mes regards : une statue ou figure en pied de la reine Elisabeth, revêtue des habits royaux qu'elle portait dans de grandes occasions, puis plus bas un billot. L'imagination, se reportant à ce règne de sang, croit voir tomber encore sous le glaive la tête des ennemis de la reine. Mais on n'est pas

longtemps sans apprendre par le guide officieux que la seule personne à qui a servi le billot est le brillant comte d'Essex, ce jeune favori de cette même Élisabeth, qui vint un jour y expier, par l'ordre de sa souveraine, la trop grande faveur dont elle l'avait comblé.

Mais laissons là ces nombreux souvenirs de supplices, et entrons dans le bâtiment qui a été élevé récemment pour conserver les joyaux de la couronne (*The Regalia*). Il paraît que ce n'est que depuis le règne de Charles II, que les curieux sont admis à visiter ces trésors; auparavant ils étaient déposés sans apparat, quelquefois à la Tour, et le plus souvent dans le trésor du Temple ou dans celui de Westminster. Plusieurs monarques les engagèrent pour de fortes sommes prêtées par des marchands étrangers, afin de subvenir aux frais de guerre. Édouard III en eut besoin contre ses barons; Henri V contre la France, et Henri VI, pour essayer de soutenir la faiblesse de son règne. Durant les guerres civiles du Protectorat, les joyaux de couronne furent pris, vendus et détruits, ainsi que les trésors de Westminster. La couronne de saint Édouard, son sceptre, tout disparut; mais à la Restauration, lorsqu'il s'agit de sacrer Charles II, on appela

d'habiles artistes pour remplacer ces divers objets, et c'est alors que furent faits avec une réelle magnificence, les nouveaux joyaux de la couronne, les sceptres, les couronnes et tous les bijoux qui servent au couronnement des monarques anglais. On prit pour modèle les formes antiques et l'imitation de la couronne du confesseur porte encore le nom de : Couronne de saint Édouard, etc.

Le trésor comprend de véritables richesses : outre les ornements royaux qui sont variés et d'une grande beauté, tous ceux de Charles II, ainsi que la magnifique couronne de la reine Victoria et celles de plusieurs rois ses prédécesseurs, on remarque encore un grand nombre de vases d'or et d'argent, une nombreuse vaisselle d'or, des fonts baptismaux en vermeil pour les enfants du roi, et mille autres objets remarquables par leur richesse et leur beauté artistique. Les pierreries surtout y sont nombreuses et fort belles, le diamant appelé *Great sea diamond* y brille entre tous les autres, puis le saphir sans pareil, et le rubis du prince Noir qui ornent la couronne de la reine.

Nous avions assez vu. — Cet incroyable mélange de sensations diverses et d'impressions

profondes s'accordait mal avec la visite détaillée des beautés de la Regalia, nous sortîmes silencieux et nous franchîmes le seuil de *la Tour* avec un empressement presque égal à celui qui nous y avait amenés.

VII

LES CHAPELLES CATHOLIQUES

L'imagination nourrie par tant de souvenirs, l'esprit occupé par tant de courses intéressantes, les sens charmés par mille plaisirs divers, le cœur satisfait par un charmant accueil, il semble que rien ne dût manquer à la satisfaction de ces jours destinés à voir et à parcourir l'immense et belle cité de Londres. Mais il est en nous un sanctuaire qui demande aussi son encens; une lampe où l'huile sainte ne doit point tarir et qui influe sur tout notre être pour lui communiquer sa

son ombre pour protéger la croix si longtemps persécutée. Dans nos pays catholiques, où la religion est celle de l'Etat, où nulle persécution n'est à craindre, hélas! elle languit souvent. Elle perd peu à peu cette suave douceur qui lui est propre. Les uns la pratiquent par respect humain, les autres par habitude; on néglige de s'en instruire parce qu'on n'a pas besoin de la défendre; on en oublie souvent l'esprit, pour ne plus s'astreindre qu'à de pures pratiques; la conduite, les mœurs s'en ressentent, et l'hérétique étonné se demande s'il est possible de dire que cette religion est meilleure que la sienne!

Dans les pays protestants, au contraire, le catholique est toujours l'arme au bras. Le champ de bataille est toujours ouvert pour lui. Il lui faut des arguments contre toutes les objections, des reponses à toutes les attaques. L'Evangile à la main, il faut qu'il sache sortir victorieux de cette lutte; il a besoin de se nourrir continuellement des maximes saintes de la religion; il faut qu'il étudie, qu'il approfondisse les dogmes divins et la morale sublime de notre foi, qu'il s'en pénètre et qu'il se souvienne surtout que sa conduite est un livre toujours ouvert dans lequel le protestant puise, bien plus encore que dans les Ecritures,

des arguments contre nous ou des convictions qui l'entraînent et le convertissent.

De là cette ferveur, cette piété si tendre dans les petits troupeaux que les pasteurs réunissent autour des autels dans les pays où l'erreur règne et domine; de là cette régularité de mœurs parmi les catholiques anglais et la rapidité avec laquelle l'Angleterre revient à la foi de ses ancêtres.

Aux différentes chapelles fondées dès longtemps par les ambassadeurs de France, d'Espagne et d'autres pays catholiques, sont venus se joindre, à Londres, d'autres églises et une belle cathédrale modernement gothique, qui vient de donner un centre aux nombreux fidèles disséminés dans la grande ville. Avec combien de bonheur j'entrai dans cet édifice, nouveau miracle de la charité! Chaque pierre est une aumône; chaque moulure, un fleuron pour la couronne éternelle de ceux qui ont contribué à cette belle œuvre et élevé ainsi, au sein même de Londres, une *cathédrale catholique.*

L'évêque de cette partie de la ville, nous y reçut avec bonté et nous y donna sa bénédiction. Nos cœurs étaient émus de nous être trouvés un moment au pied de l'autel; ils l'étaient chaque jour à la chapelle espagnole où nous entendions

la sainte messe, ils le furent davantage encore à la petite chapelle française de *King-Street* où nous fûmes assister aux offices du dimanche.

Qu'elle est belle et touchante, cette unité de notre foi! Avec quelle jouissance on retrouve partout le même sacrifice, la même victime, le même Dieu, présent partout, s'immolant partout, toujours là en corps et en âme à nous attendre sur l'autel! Qu'elle est belle cette religion qui fait entendre le même cantique aux deux extrémités du monde, distribue le même pain, prêche les mêmes vérités, demande les mêmes efforts, accorde le même pardon et promet le même ciel! Partout le chrétien catholique retrouve une famille. Quelle que soit la distance qui le sépare de son pays, de ses parents, de ses usages, il entre dans une église et il n'est plus étranger : là tout lui parle au cœur, tout lui rappelle les circonstances les plus intimes et les plus douces de sa vie, et il retrouve à plus de mille lieues de sa patrie jusqu'aux souvenirs de son enfance.

Dans cette petite réunion de fidèles à laquelle nous étions venus nous mêler, tout portait l'âme à une douce et suave émotion. Le recueillement exemplaire de cette assemblée fervente, l'imposante grandeur, la noble simplicité de l'office ro-

main et la mélodie grave d'une musique sacrée, préparaient peu à peu à des impressions fortes. Bientôt le prédicateur se chargea de nous les offrir. Il choisit pour texte ces paroles si simples et si éloquentes du Sauveur au bord du puits de Jacob : « *Si scires donum Dei !* » et avec le talent de l'orateur, l'ardente charité de l'apôtre et le zèle du missionnaire, il nous montra la foi, la foi catholique, comme ce *don de Dieu* qu'il nous a été donné de connaître pour assurer notre félicité éternelle, après avoir fait notre bonheur en ce monde.

Il compare cette foi, une et indivisible, à un rocher ferme et solide, refuge assuré de l'homme, et contre lequel viennent se briser et mourir comme des vagues écumantes les doutes de notre esprit, les agitations de notre cœur et les angoisses de notre âme. Le développement de cette triple proposition fit le sujet de son admirable discours. L'orateur, tour à tour grave et sublime pour montrer la sainteté de nos croyances ; tendre, touchant pour en exprimer la douceur ; spirituel et pénétrant pour faire passer devant nos yeux les tableaux de cette vie de l'homme dans laquelle la religion a un baume pour chaque blessure ; entraînant par une sainte hardiesse dans

ses arguments contre l'erreur, il nous tenait comme suspendus à sa parole ; à peine osait-on respirer de peur de perdre un mot, et sa chaleureuse éloquence faisant passer dans nos cœurs tous les sentiments qui animaient le sien, semblait nous identifier tous à ses pensées, à ses paroles, à son discours, à son zèle, à sa ferveur et à sa charité.

Il y avait longtemps que je n'avais entendu un si bon prédicateur ; je regrettai de ne point savoir son nom, mais j'appris que, prêtre du diocèse de Grenoble, il était en quête pour faire élever à la Salette une église digne de la Vierge sainte, qui a fait de ce petit village le sanctuaire de ses faveurs. Au nom de la Salette, mon cœur s'émut ; ce nom m'est cher, et j'aime à le joindre dans mon esprit au souvenir de cet office célébré dans King-Street, et aux douces impressions qu'il m'a laissées.

VIII

PARCS, JARDINS

En sortant de ses temples, le bon peuple de Londres, qui considère comme des œuvres serviles les moindres occupations, passe ses journées du dimanche entre le ciel et les vertes pelouses de ses jardins et de ses parcs. Nous aussi nous nous promenâmes le dimanche, et après avoir consigné ici quelques impressions pieuses, de quoi parlerais-je plus volontiers maintenant que de la nature, qui n'est pour nous que la *main de Dieu*.

Prodigue de ses faveurs envers la belle Angleterre, elle y reçoit de l'art et des travaux de l'homme, un type particulier plein de beauté et de grâce. Les parcs anglais, dont tant d'imitations continentales ont rendu le nom populaire, sont une des plus parfaites images du caractère national. Grandeur, indépendance, habileté, bon goût, tout y est renfermé.

Là, point de ces parterres aux symétriques carrés, aux ifs taillés en vases, en boules ou en pyramides ; point de ces éternelles bordures de buis, formant des chiffres et des couronnes. Partout d'épais tapis d'un gazon verdoyant, de larges et belles allées, des sentiers serpentant avec grâce, des massifs habilement distribués, de grands arbres projetant au loin leur ombre bienfaitrice, et des bassins élégamment taillés. L'art ici a imité la nature ; il s'est rangé sous ses lois, plutôt que de la forcer à imiter les siennes.

L'Anglais, amoureux de la Suisse, de ses montagnes, de ses vallées, de ses lacs, la reproduit dans ses jardins comme dans un tableau en miniature ; il y ajoute les statues et les colonnes de l'Italie, les avenues et le bon goût français, revêt cet ensemble d'un caractère qui lui est propre, et forme ainsi ces merveilleux parcs, auxquels

son climat et sa perpétuelle verdure ajoutent de nouveaux attraits.

C'est ainsi que les Anglais savent s'approprier jusqu'à la nature même des pays qu'ils parcourent.

Regent's-Park, Saint-James-Park, Green-Park, Hyde-Park, reçurent tour à tour notre visite et notre tribut d'admiration. J'aimais à voir cette interminable et vaste pelouse, ces beaux arbres dont les branches se miraient coquettement dans les canaux, les rivières factices, les lacs et les cascades, ouvrages de l'homme; j'admirais cette ingénieuse adresse d'imitation, puis sous les frais ombrages de ces arbres majestueux, je croyais voir errer encore l'immortel Delille, faisant à pas lents sa promenade poétique, rêvant Longchamp à Hyde-Hark, chantant les beautés de la patrie, les douleurs et les consolations de l'exil, et dotant l'univers du gracieux et touchant *Poëme des jardins*.

L'amour de la verdure et des fleurs est si grand en Angleterre, que partout où le citadin peut disposer de quelques pieds de terrain, il y a ses arbustes et son *grass-plot*. La botanique devait donc y avoir plus que partout ailleurs son palais. Quiconque aime à voir les plantes les plus

rares et les plus remarquables, peut rassasier son goût pour la science dans ce nouveau parterre de Flore, appelé à Londres le *Jardin botanique.*

Pour moi, j'avoue que je préfère les simples fleurs de nos contrées, à ces délicates productions des antipodes, qui semblent dépérir parmi nous et nous demander, au lieu de la chaleur factice dont nous les entourons, l'ardent soleil de leur patrie, la brise de leurs mers, le suc du sol qui les vit naître. Si souvent on compare la triste vie des proscrits à celle des fleurs transplantées au loin, qu'il me soit permis aujourd'hui de comparer, non l'exilé à la plante, mais la plante à l'exilé, et de gémir sur son sort.

Cependant, ma pitié ne put tenir longtemps à la vue de tous les trésors que la botanique étalait à nos yeux dans ses jardins, ses serres et son musée. L'étude des fleurs, des plantes, des herbes même, offre des charmes qui restent inconnus, lorsqu'on se laisse effrayer par le scientifique et parfois barbare langage dont on hérisse souvent ses abords; mais, ainsi que pour cueillir la rose et respirer son parfum, il faut avoir avec courage affronté les épines, on trouve bientôt dans cette étude un attrait irrésistible; d'ailleurs,

c'est une route dans laquelle chaque pas rapproche de Dieu, et rien n'est beau comme ce qui nous mène à lui.

Le jardin zoologique méritait aussi une longue et consciencieuse visite, et nous la lui fîmes de manière à ne point mériter de reproches. Nous venions de nous trouver entourés des fleurs des deux mondes, et maintenant une nature vivante, animée, nous retraçait d'une autre manière ce vaste univers peuplé de tant d'êtres différents.

Le pôle et le tropique avaient envoyé leurs échantillons à cette grande exposition animale : l'ours blanc nous rappelait les neiges éternelles, le superbe lion les déserts brûlants de l'Afrique. La Chine, les Indes, l'Océanie avaient leurs ambassadeurs à ce congrès d'un nouveau genre, et notre juste curiosité attestait l'intérêt que nous causait l'étude, quoique superficielle, de la forme, des mouvements et des habitudes de tant d'hôtes divers.

Cette belle collection, établie et conservée avec tout le soin que les Anglais savent mettre à tout ce qui peut donner à leur patrie un nouveau lustre, est digne de la capitale à qui elle appartient. Tout y est grand, tout y est bien entendu. La

profusion des animaux ne nuit point à l'arrangement et à l'harmonie de l'ensemble. Dans cet immense jardin aux mille sentiers, la bête fauve a trouvé son antre, la gazelle son parc, les oiseaux leurs branchages et l'amphibie ses étangs. Partout ces captifs étrangers ont été entourés de ce qui peut leur rappeler leur patrie; car les hommes, hélas! ont souvent pour les animaux une pitié qu'ils n'ont pas pour leurs semblables.

En parcourant ce labyrinthe et ses mille détours, nous admirâmes l'affreux rhinocéros, le monstrueux hippopotame, les sveltes girafes, les redoutables pythons, les phoques, les tigres, les léopards. Les singes de toute espèce nous firent leur grimace, les jeunes faons nous charmèrent par leur grâce et leur légèreté, les flamants et les perroquets par leur riche plumage, les oiseaux de tous genres par l'harmonie de leurs concerts, et à la vue de toutes ces productions d'une seule parole du Créateur, l'homme, la plus parfaite de ses créatures, ne peut refuser un élan de cœur vers celui qui donne à tout la vie, la beauté et la force. La terre entière nous avait étalé « les hôtes de ses bois, » la mer avait encore à nous montrer ses richesses. Par un simple et ingénieux

procédé, nous fûmes pour ainsi dire introduits dans son sein, et, sans masque et sans cloche, nous eûmes bientôt devant les yeux les scènes sous-marines où les poissons jouent leur rôle au naturel.

Ainsi que le naturaliste fait travailler les abeilles dans une ruche de verre pour connaître leur ouvrage et leurs habitudes, on montre maintenant à Londres, dans une des salles du musée zoologique, le fond de la mer, ses prairies, ses forêts et ses habitants, enfermés de doubles parois de cristal, qui permettent au visiteur de se promener en quelque sorte dans l'Océan et d'étudier à son aise les mœurs et coutumes d'une partie au moins des espèces ichtyologiques.

Oh! esprit de l'homme, où donc t'arrêteras-tu? Découvrant à nos yeux tous les mystères de la nature, tu sembles vouloir t'approprier tous ses secrets et arriver à dominer tout..... Sauras-tu quelque jour te dominer toi-même?

Mais puisque nous parlons de découvertes, quittons les sciences naturelles, abandonnons les frais ombrages du jardin zoologique, laissons l'imposant éléphant promener somptueusement en palanquin les curieux fatigués; arrachons-nous

à ce brillant orchestre qui, sur cette verte pelouse, a formé un cercle élégant des promeneurs du jardin ; poursuivons nos courses investigatrices et entrons dans le vaste domaine des sciences physiques et positives.

IX

INSTITUTION POLYTECHNIQUE

Tout ce qui instruit le peuple le civilise. En éclairant son esprit, en développant son intelligence, on le prépare à jouer dans la société un rôle actif qui le sépare de cette nombreuse classe d'hommes enveloppés dans une profonde ignorance, qui végètent dans une situation passive, misérable, inutile à la société et sans profit pour eux-mêmes.

Le nord et le midi, bien plus que les contrées du milieu de l'Europe, ont à lutter contre cette

apathie naturelle ou cet engourdissement moral. La chaleur et le froid, portés à des points extrêmes, produisent à peu près les mêmes effets sur l'esprit de l'homme.

Dans le nord, il est peut-être plus facile d'y remédier que sous un soleil trop brûlant, et l'instruction de la classe pauvre est un des moyens les plus propres à y parvenir. Un gouvernement comme celui du Royaume-Uni ne pouvait oublier une partie si importante dans le vaste plan et la savante exécution de ses voies civilisatrices. Aussi le voyons-nous, indépendamment de ses nombreuses écoles, avoir recours à une institution ingénieuse pour propager les découvertes utiles, rendre la science aimable par ses effets sensibles, et éveiller dans l'esprit de l'homme ces idées studieuses et réflectives qui ont amené tant de découvertes.

Tel est le but du Musée ou Exposition polytechnique de Londres.

Un vaste bâtiment a été consacré à cette savante *exhibition*, et renferme, avec une profusion pleine d'ordre et de symétrie, tous les objets perfectionnés appartenant aux sciences, aux arts et aux métiers; toutes les découvertes nouvelles qui leur ont été ou leur seront utiles, toutes les

améliorations, tous les embellissements apportés par d'ingénieux ouvriers à des objets ou à des professions qui sont la base des rapports sociaux, l'aliment du commerce, la vie et la splendeur des nations.

L'or fait sans doute la richesse, personne ne le niera; cependant ce n'est pas tout que d'amonceler les trésors des deux mondes, il faut que, par l'emploi qu'on leur donne, on devienne réellement riche, en faisant découler de ce métal précieux les choses nécessaires à la vie, à tous ses besoins et à toutes ses commodités. C'est donc en fomentant le travail et l'industrie qu'on assure à un pays de véritables richesses, et c'est l'humble ouvrier qui, du fond de son obscur atelier, change l'aspect des plus grandes capitales.

Mais pour cela il lui faut la coopération du riche, ses encouragements, ses commandes, son impulsion, et souvent même sa science. De cette union, si bien comprise dans les premiers temps de la république romaine, naissent les grandes choses comme en est née la ville éternelle.

Si tels sont les avantages purement matériels de l'instruction et du travail, quels ne seront-ils pas sous le point de vue moral et religieux, lors-

que la simple raison nous enseigne que l'oisiveté est la source de tous les vices!

La société du Musée Polytechnique de Londres semble devoir ouvrir un champ plus vaste encore au progrès des sciences, en mettant sous les yeux de tous, d'une manière presque enseignante, les découvertes qui seraient peut-être demeurées des années ou des siècles ensevelies dans la pauvre boutique d'un artisan, dans l'enceinte cachée du laboratoire de quelque savant mécanicien, ou même dans le cabinet d'études du profond penseur.

Que d'inventions utiles sont restées, dans les siècles derniers, enfouies par mégarde, par mépris, ou, il faut le dire, par faute de moyens pécuniaires pour les mettre au jour! A Londres, il n'en est plus ainsi. L'artiste a fini son chef-d'œuvre, il a moulé pour ainsi dire sa pensée, et, triomphant, il s'approche son modèle à la main. Il ne vient pas *vendre,* il vient *donner,* mais ce don lui offre plus d'avantages qu'une vente. D'abord il sera bien reçu, quelque pauvre qu'il soit; puis cette œuvre, à laquelle il a consacré tant de veilles, va avoir une place dans un local digne d'elle; le nom de l'ouvrier ou de l'inventeur va être enregistré; la science étudiera, admirera,

applaudira peut-être ; elle emploiera la machine, fera la fortune de l'artisan et enrichira le royaume.

Cet avantage de faire percer le talent n'est pas le seul qu'on trouve dans cet établissement : je l'ai dit, on s'y amuse. Il est tant de gens qui n'y vont que pour cela! Mais en s'amusant, ils s'instruisent, et cette instruction est un trésor gratuit offert à tous les oisifs, à tous ceux qui ne cherchent pas à orner leur esprit, et qui, pour ainsi dire, presque malgré eux, en admirant d'ingénieuses mécaniques, y prennent de l'intérêt, font mille questions pour satisfaire leur curiosité, et sans doute y acquièrent une dose de savoir qu'ils n'aurait peut-être jamais eue, et qui peut devenir le germe d'une existence occupée et utile.

Que dirons-nous du pauvre qui sent bouillonner en lui ce sentiment inconnu, sans nom, principe des grandes choses, et qui n'a besoin, pour prendre un corps et un vigoureux élan, que des leçons que son indigence lui refuse? Une mince pièce de monnaie lui ouvre les portes de cet établissement remarquable : là, ses yeux lui montrent des merveilles; le discours d'un savant, qui y fait à des heures fixes ses expériences, et les explications qu'il donne font germer en lui une

idée... Et cette idée, c'est peut-être son avenir tout entier.

C'est ainsi que les propriétés de l'électricité, l'action de la chimie, les lois de la mécanique, la théorie de la lumière, les merveilles de l'optique, et tant d'autres encore, sont mises à la portée de tous, même des enfants, sur qui cette éducation de l'œil est un important objet d'instruction élémentaire, et laissera dans leurs jeunes imaginations des impressions indélébiles.

Pour profiter de cette belle institution, il fallait une visite plus longue que la nôtre, qui, de même que toutes celles que nous fîmes dans un aussi court espace de temps, où nous entassions merveille sur merveille, ne pouvait être qu'un coup d'œil jeté sur l'ensemble. Nous vîmes cependant en détail plusieurs objets curieux.

Je puis mettre en première ligne l'ingénieuse machine à coudre, alors inconnue en France, et qui a causé depuis une si générale admiration à l'Exposition universelle de Paris. On nous montra le caoutchouc transformé en vêtements entiers, en bateaux, en baignoires.

Nous admirâmes le feu résistant à l'eau et incendiant au fond d'un bassin des débris de vaisseau; puis toute la théorie pratique de cette

grande invention qui aujourd'hui transforme le monde : des chemins de fer, avec leurs rails, leurs courbes, leurs pentes et leurs contre-pentes, leurs viaducs et leurs remblais; enfin, des machines à vapeur de tous genres et de toutes formes, dont la souveraine puissance semble un problème dans ces petits modèles en miniature.

Comment ne parlerais-je pas de la fameuse cloche du plongeur, introduite en Angleterre sous le règne de Charles II, et dont le premier modèle fut, dit-on, apporté à Cadix par deux Grecs, qui en firent cadeau à l'empereur Charles-Quint. Celle qu'on admire au Musée polytechnique ensevelit à nos yeux, dans le grand bassin, quatre personnes de notre société qui, après avoir été un moment sous les eaux, revinrent enchantées de leur cabinet sous-marin et du terrible élément qu'elles avaient affronté et refoulé pour ainsi dire sous leurs pieds, sans en recevoir la moindre atteinte.

Je m'arrêtai aussi devant un réveil-matin, machine qui, au moment voulu, met impitoyablement sur pied le plus obstiné dormeur et le laisse debout sur le plancher. En voyant cette invention contre la paresse, je ne pus m'empêcher de désirer qu'on en fît ainsi contre tous les vices ;

mais, hélas! se propageraient-elles autant que les autres?

Dirai-je les merveilles de la répercution du son et de la lumière, les perfectionnements de tous genres des métiers, des mécaniques et des constructions maritimes; vanterai-je l'électricité et ses prodiges? Non; j'abandonne la parole au professeur qui monte en chaire : j'invite mes lecteurs à aller l'entendre, et, pendant qu'on l'écoute et que son savant discours absorbe l'attention générale, bien plus que je ne puis le faire moi-même, je reprends mes courses de touriste et je vole à d'autres merveilles.

X

L'AUSTRALIE

La grande affaire qui occupe le monde a toujours été celle de s'enrichir. Nous venons de voir comment l'étude et la science peuvent nous y conduire; mais, chaque jour, nous voyons aussi dans nos ports, ou dans ceux de l'étranger, une colossale émigration d'avides chercheurs d'or, qui vont, dans le Nouveau-Monde, demander et recueillir ce métal, objet de tant de cupidité, source de tant de biens, de tant de jouissances, de tant de maux et de tant de crimes.

Le pauvre s'embarque pour chercher avec sa famille le pain que lui refuse sa patrie; l'ambitieux pour satisfaire cette soif insatiable de biens, de richesses et d'honneurs; le libertin pour échapper à ses créanciers; le négociant ruiné pour y refaire sa fortune. Tous partent avec l'espérance ; bien peu connaissent cependant la route qu'ils ont à faire, les dangers qu'elle offre, les écueils où leur inexpérience viendra se briser, comme le vaisseau du pilote inhabile.....

Venez donc, vous tous, émigrants à l'Australie, Londres vous offre les moyens de vous instruire; venez, entrez avec moi au magnifique Diorama de Regent'-Street. Montons ensemble sur un de ces bâtiments superbes qui sont à l'ancre dans le port de Plymouth : c'est le moderne Argo portant ces nouveaux Jasons dans la Colchide, à la recherche de la véritable Toison d'Or.

Bientôt la côte d'Angleterre a disparu à nos yeux; le gigantesque phare d'Eddystone prolonge encore sur le canal sa clarté bienfaitrice. Comme la lumière de la foi, elle semble guider nos pas au milieu des flots agités de la mer et du monde. Les vagues mugissent, et elle est immobile; le vent souffle, et ne l'éteint pas.

Mais la côte a disparu; Anglais, c'est la patrie..... Savez-vous ce que c'est que d'en être éloigné? Avez-vous déjà ressenti cette angoisse de l'âme qui saisit quand, à des milliers de lieues, l'on tourne vers elle ses regards? Savez-vous ce que vaut le pays qui vous a vus naître, le sol que nos premiers pas ont foulé? Savez-vous...

— Nous savons que la fortune nous attend : l'or vaut bien une patrie.

Partez donc, partez; et puissiez-vous ne pas connaître trop tard ce que vaut le foyer que vous abandonnez.

La mer est calme, la traversée facile, le vent favorable emporte au loin; la vie est douce à bord, les jours s'écoulent.

Voici l'île de Madère, sa côte pittoresque et fertile, ses riches vignobles. Ténériffe nous montre ses pics gigantesques, ses volcans et ses dames espagnoles. Voici l'Afrique avec son sol brûlant; éloignons-nous de ses déserts : les îles du cap Vert nous offrent leurs ombrages, et voilà Sainte-Hélène avec ses rochers. Arrêtons-nous quelques instants sur ce roc désolé, témoin de la mort d'un grand homme; visitons l'intérieur de cette terre d'exil, le tombeau vide d'où a été tirée sa

dépouille mortelle, avant que la trompette sacrée l'ait appelé au val de Josaphat... Anglais, donnez au moins un souvenir de compassion à votre illustre victime; Français, saluez ces rochers; Espagnols, offrez une prière pour celui qui voulut vous écraser, et que les premiers vous avez vaincu !...

Mais le vaisseau nous attend pour reprendre notre route sur l'immense Océan; nous franchissons la distance, emportés sur sa plaine liquide. Voici la belle ville du Cap avec ses rues larges et régulières, ses beaux édifices, ses splendides habitations et ses riches colons. Plus loin..... Mais la tempête se prépare; elle se forme, s'approche, éclate; les belles scènes de la mer et d'un ciel calme et serein se sont changées en moments d'épouvante, de confusion, d'effroi..... Puis ensuite avec quel bonheur on en sort sain et sauf! Comme la vie paraît plus belle, la création plus séduisante : ce soleil qui reparaît pour s'ensevelir bientôt dans les flots en les dorant des reflets de son disque de feu, ces oiseaux qui voltigent sur l'onde, ces poissons qui paraissent s'y jouer, cette côte qui apparaît au loin, ces montagnes qui se dessinent à l'horizon, cet air vivifiant qui apporte les parfums des mille plantes de Mada-

gascar, des Séchelles, des Maldives; ces jolies villes, ces petits ports bordant l'étendue des eaux, tout est riant, tout plaît, tout enchante..... Hélas! c'est le sourire du bonheur qui, après les plus grandes bourrasques de la vie, ne vient souvent rafraîchir et vivifier que pour nous donner la force d'affronter de nouvelles tempêtes.

Les Indes sont devant nous avec leur luxe oriental, leurs richesses et leurs molles coutumes; mais nous voulons, non des tissus précieux, non des détails intéressants sur Bouddha et les brahmes, non des villes commerçantes..... nous cherchons de l'or, volons aux champs de l'or.

Cependant un péril imminent se prépare, encore une montagne humide s'avance près de nous : ce n'est point un monstre fantastique qu'elle vient vomir à nos yeux, comme jadis, pour châtier les prétendus méfaits d'Hippolyte, c'est une baleine monstrueuse qui menace d'engloutir le navire..... Bientôt les harpons sont lancés, ils portent, le sang rougit les flots : le monstre a péri, l'équipage est sauvé. Enfin, les îles de la Sonde fuient bientôt au loin, et l'Australie paraît. ...

Nouvelle terre promise, elle est saluée par des cris d'enthousiasme; hélas! que sera-t-elle pour chacun? Mystères de l'avenir et de la fortune, qui donc peut sonder vos abîmes? Le bâtiment est à l'ancre, les chaloupes s'en éloignent, les cris de joie se mêlent aux accents de ce chant national qui retentissait au départ et qui rappelle la patrie.

Cheer boys! cheer, etc.

Avec quel empressement on débarque! Comme les émigrants se répandent dans l'intérieur de ce pays enchanté et si peu enchanteur! Suivons-les dans les montagnes et sur les bords des rivières. Quelle activité, quelle population immense; que de luttes, que de fouilles, que de travail!

Voyez-vous ces misérables manœuvres, le corps à demi enseveli dans le sol, arracher aux entrailles de la terre cette poudre, ces paillettes, ces lingots précieux? Quelle cupide joie se peint sur leurs physionomies! Comme ils bêchent tous avec ardeur! La sueur coule de leurs fronts, le soleil darde sur leurs têtes ses rayons de feu; mais qu'importe! voici de l'or : c'est leur rêve, leur ambition, *leur vie*; c'est tout.

Pauvres gens, vous font-ils envie?

Non, certes. Eh bien! laissons-les à leur pé-

nible labeur, reprenons le chemin de cette Europe chérie où se trouvent concentrées nos plus chères affections ; la mer est belle, la vapeur nous attend : voici la mer, partons.

Mais y sommes-nous donc réellement transportés? Sommes-nous le jouet d'un rêve, ou nous balançons-nous mollement sur les vagues écumantes? Ceci n'est point un prestige, l'onde se meut, elle s'élève, se brise, ses flots mugissent... Où suis-je? A LONDRES, où le talent imitateur a transporté dans un petit théâtre, non-seulement les mers et les îles lointaines, mais la mobilité même de cet élément formidable qui fait la force de l'Angleterre et qu'elle met tant d'orgueil à dompter chaque jour.

XI

GALERIE TUSSAUD

Tous les genres de sciences semblaient destinés à présider nos plaisirs britanniques. L'histoire universelle et presque contemporaine devait aussi nous faire passer de douces heures, dans la magnifique galerie Tussaud, où ont été reproduites avec tant d'art et de vérité les principales sommités de l'époque et les héros du passé.

Cette visite n'est pour ainsi dire qu'une pro-

menade dans les principales cours de l'Europe, un *memorare* historique paré de tous les attraits que peut offrir l'actualité d'un épisode ou d'une action d'éclat.

En entrant dans ces magnifiques salons peuplés de ce monde de cire, dont l'immobilité seule atteste la fiction, on croit d'abord se trouver au sein d'un rout magnifique ou d'un bal costumé ; puis peu à peu l'illusion cesse pour nous en offrir une autre et nous transporter tour à tour dans les temps ou dans les lieux témoins de la vie ou des actions des divers personnages qui sont devant nos yeux.

En s'arrêtant devant chaque groupe, on remonte à chacune de leurs époques ; mais en considérant l'ensemble ou même une partie de cette enceinte, l'effet est singulier. Que d'intérêts, que de sentiments divers représentés par chacun des personnages qui, séparés dans leur vie par les siècles, les distances ou les conditions, se trouvent en présence et semblent là comme conviés à un jugement suprême, dont nous sommes les juges avec la religion, l'histoire ou les partis pour code.

Henri VIII se trouve dans la pourpre à côté des victimes de ses fureurs. Ses six femmes l'en-

tourent, comme demandant vengeance l'une de l'autre, et ayant chacune cette auréole de beauté et de grâce qui fit leur élévation et leur malheur.

La sévère mais pieuse Marie y contraste avec la sanguinaire et superbe Elisabeth. Wolsey, couvert de la pourpre romaine, est debout devant Catherine, qu'il aurait dû protéger... Plus loin, Calvin, Luther, dans le sévère costume qui veut en vain voiler leur licence. La belle reine de France et d'Ecosse, roulant entre ses doigts délicats, qui l'ont trahie, les grains jaunis de son rosaire. En face, John Knox s'efforçant en vain d'ébranler sa constance et sa foi. Ici Cromwell et Voltaire; là Charles Ier recevant le *warrant death* signé par ses sujets. Louis XVI s'arrachant des bras de sa famille éplorée. Plus bas, les membres illustres de la sainte alliance et... Napoléon avec sa famille de rois, ses généraux à l'épée invincible; Wellington en vainqueur et Wellington mourant.

On trouve plus loin Louis-Philippe et Abd-el-Kader; les évêques de la Rome anglicane, Pie IX avec son regard paternel, et le modeste et savant cardinal Wiseman, avec son zèle apostolique.

Viennent ensuite les héros de la tribune : Pitt, O'Connell, Robert Peel. La reine d'Angleterre avec sa famille. Napoléon III et sa jeune épouse. Nicolas Ier et ses Cosaques; des généraux illustres, vainqueurs et vaincus; des princes, des monarques ennemis acharnés, et tant d'autres rivalités secrètes, tous sont là comme conviés à une union pacifique d'intérêts, de doctrine et d'actions : utopie admirable, dont la réalisation n'appartient qu'aux salons de madame Tussaud.

En quittant cette assemblée, nous entrâmes dans d'autres salles consacrées entièrement aux souvenirs de Napoléon. Plus on élève les vaincus, plus on exalte les vainqueurs; aussi l'Anglais se plaît-il à entourer de tout le prestige de la grandeur et de la puissance celui qu'il a fini par abattre. Rien de ce qui rappelle ce colosse tombé ne peut être indifférent à sa gloire. Plus on attache d'importance à sa mémoire, plus on semble louer ceux qui surent le vaincre et, qui plus est, le tenir captif; aussi montre-t-on avec orgueil les tristes restes de sa grandeur déchue, et lui rend-on, après tant d'outrages, un culte de souvenir.

Nous vîmes là le petit lit de celui qu'abritaient

mal autrefois les ailes superbes de l'oiseau des dieux. Les coussins, dernier soutien de cette tête qui avait ceint tant de couronnes; le modeste manteau qui remplaça la pourpre impériale; le modèle de la petite maison, unique et dernière demeure du géant dont chaque capitale avait été le palais. La montre dont les heures lui rappelaient le compte qu'il aurait à rendre d'une vie si fertile en gloire et en malheurs. L'épée victorieuse qu'il portait en Egypte; la voiture qui, témoin du désastre de Russie, vint le conduire à Waterloo; celle de son sacre; l'espèce de charrette qui le traînait à Sainte-Hélène. Enfin une multitude d'objets de tous genres, de toute espèce, reliques de sa grandeur ou de son abaissement, devant lesquelles les partis se taisent, pour ne laisser dans l'esprit qu'une réflexion chrétienne sur cette puissance divine et infinie qui excite les instruments de ses vengeances ou de sa miséricorde, les élève et les brise comme le vent qui agite le faible roseau, et devant qui la sagesse humaine n'est que folie et la vanité que poussière et néant.

Bientôt nous entrâmes dans un troisième musée, appelé *salle des horreurs*. Le titre en dit plus qu'une longue description. En effet, il suffit

pour en faire redouter la vue, et c'est presque malgré moi, involontairement, que je jetai les yeux sur les longues files de criminels célèbres qui ont horriblement illustré l'échafaud dans les diverses contrées de l'Europe. J'entrevis les horribles têtes de Marat, de Robespierre, de Carrier ; puis je me trouvai en face de la guillotine. On y montait pour la considérer avec plus de facilité : je m'en éloignai avec horreur. Il me semblait en voir la sanglante inauguration, lorsque tant de têtes vénérables y tombèrent sous la hache de la révolution française. Je détournai les yeux et sortis avec empressement de cette salle affreuse.

Pour qu'il y ait de tout à Londres, il fallait qu'il s'y trouvât jusqu'au musée du crime! Et cela tout auprès de cette magnifique collection, si riche, si brillante en beautés, en costumes de prix, si étincelante d'or et de pierreries, si gracieuse dans ses détails, si piquante dans son ensemble. Nous la traversâmes encore pour sortir ; mais elle me parut dépourvue d'une partie de ses charmes, et je ne pus m'empêcher de la comparer avec tristesse au monde dans lequel nous vivons, tel qu'il se présente aux yeux de la jeunesse, enveloppé de son manteau de séduction

et de splendeur : il charme, il enchante, il séduit; mais si l'un des coins de ce voile trompeur est déchiré par une passion quelconque, l'affreuse nudité du crime se découvre alors peu à peu, frappe, étonne et épouvante, et fait perdre à la beauté son effet, à l'or ses attraits et aux honneurs leur vain prestige.

XII

LES AZTÈQUES

Après avoir visité les plus beaux et les plus intéressants monuments de Londres, et tout ce que la grande ville renferme de grandiose et d'instructif, nous voulûmes aussi prendre part aux amusements des Anglais et voir un peu de tout, pour emporter une idée complète de cette opulente cité, qui sous son luxe cache, hélas! tant de misères.

Déjà le fameux diorama de l'Australie nous avait fait faire un voyage au long cours, pendant

que, fatigués d'excursions moins longues, nous nous reposions dans de confortables fauteuils.

La galerie de cire de madame Tussaud, avec sa juste renommée, nous avait fait, en nous amusant, repasser notre histoire, et l'un et l'autre lieu nous avaient offert des illusions charmantes, mais qui au fait n'étaient que des *illusions*.

Or, une réalité presque incroyable reçut bientôt notre visite; nous allâmes voir des Aztèques ou Kaamas.

Ces êtres merveilleux, que tout Paris a pu admirer ensuite pendant l'Exposition de 1855, étaient arrivés depuis peu en Europe, et Londres avait eu l'honneur de les recevoir en premier lieu. Il n'était question que de leurs petites personnes lors de notre voyage en Angleterre, et nous nous empressâmes d'aller les admirer aussi. En les voyant paraître nous nous demandions avec effroi si nous avions été transportés tout à coup, comme par un coup de baguette, au pays de *Liliput*, et si, comme d'autres Gulliver, nous étions destinés à tomber plus tard au pouvoir des géants.

Le pauvre monde a cru longtemps, avec ses idées bornées, indignes de ce siècle de lumières, que le spirituel auteur des voyages de Gulliver

avait voulu, par une plaisante satire, nous représenter dans ses contes de nains et de géants les vices de la société, et la grandeur et la petitesse uniquement proportionnelles, se vengeant des dédains du lord et du baronnet; mais il était loin de penser qu'un jour un *Liliputien* et une *Liliputienne* viendraient faire leur apparition au milieu de la somptueuse capitale anglaise, et vérifieraient ainsi les curieux récits du voyageur fantastique! Qui nous aurait dit que nous verrions de nos propres yeux ces créatures auxquelles notre imagination et notre bonne volonté pouvaient seules donner une forme et un corps! Mais au XIXe siècle, que ne verrait-on pas?

Nous n'étions pas encore revenus de notre stupéfaction quand ces deux singulières créatures, qu'on avait placées sur une table chargée de joujoux, commencèrent leurs jeux avec un entrain incroyable, les interrompant de temps en temps pour faire une caresse à leur maître ou obéir à ses moindres injonctions.

La jeune *demoiselle* en miniature, âgée de treize ans, n'a que 29 pouces de haut; son compagnon, qui a dix-sept ans, a 34 pouces; petitesse merveilleuse, surtout lorsqu'on se trouve au sein de la colossale population bretonne.

Nos yeux fixés sur ces phénomènes de la nature, en avaient fait vingt fois déjà le plus minutieux examen, et nous le recommencions sans cesse, admirant les proportions vraiment *admirables* de ces nouveaux pygmées, aux traits si différents de toute race humaine, au teint olivâtre, à l'œil doux et animé, et dont l'angle facial, fortement prononcé, donne un caractère tout particulier à cette race inconnue. Les cheveux de la jeune fille retombaient sur ses épaules en boucles fortement frisées ; elle avait quelque chose d'agréable dans la physionomie ; je l'attirai dans mes bras, elle parut s'effrayer, puis, se remettant promptement à un coup d'œil de son gardien, elle consentit même à me donner un baiser qu'elle appliqua sur ma joue avec un retentissement qui nous fit rire, et qui prouvait, sinon de belles manières, du moins de la bonne volonté.

Je lui parlai anglais, seule langue qu'on soit parvenu à lui faire comprendre ; elle m'écouta sans répondre, la pauvre enfant n'ayant point encore pu apprendre à parler ; puis elle me cria, à l'ordre de son maître, un *good bye* fort aigu qui ne ressemble guère à une parole humaine, et s'échappant toute joyeuse elle retourna courir et

jouer, toujours sur la grande table où on l'avait posée, et qui pour elle était une vaste place.

Mon premier soin fut de m'informer du développement de leur intelligence, et j'appris que jusqu'alors il avait été presque nul; on ne leur a découvert aucun dialecte particulier, mais ils se comprennent mutuellement au moyen de petits cris qui leur sont familiers.

A force de travail on est parvenu à leur faire comprendre l'anglais et à leur en faire prononcer quelques mots, c'est tout (1). Leur force physique est en proportion de la petitesse de leur corps. La jeune fille paraît avoir un caractère doux et facile, son compagnon au contraire est violent et irascible. Leurs membres sont souples et agiles, quoique plusieurs de leurs articulations aient été annulées pour ainsi dire, par le manque total d'usage et la position d'immobilité qu'on donna pendant plusieurs années à ces idoles vivantes, dans les pays où elles ont reçu le jour et où elles recevaient sur les autels l'encens des indigènes.

Ah! puisse-t-on, après les avoir fait ainsi des-

(1) C'était en 1853; probablement depuis lors leur éducation sera plus avancée.

cendre de l'Olympe, arriver à les faire un jour monter au ciel. Puissent ces âmes, créées aussi à l'image de Dieu, comprendre son existence, son amour et leurs destinées éternelles!

Longtemps j'avais cru rêver en contemplant ce singulier spectacle. Quand j'eus assez vu, je voulus savoir tout ce qui avait rapport à l'origine, à l'histoire et au pays de ces nouvelles poupées, et j'accablai de questions le gardien de ce petit trésor, ne me lassant pas d'écouter les récits intéressants et curieux qu'on voulut bien me faire et que je pus compléter plus tard par la lecture du journal circonstancié, racontant le voyage périlleux dont voici le résumé.

Dans cette partie du nouveau monde connue sous le nom de Guatemala ou Amérique centrale, existent, à ce qu'il paraît, dans le sein même des Cordillières, des vallées encore inconnues et qu'on supposait désertes.

Cependant des traditions obscures et des données plus récentes, mais non moins vagues, faisaient croire qu'au delà d'infranchissables hauteurs existait une ville somptueuse dont jamais les blancs n'avaient pu approcher, et qui, oubliée du reste du monde, offrait encore le

type de cette splendeur indigène qui ne survécut point à la conquête.

Un religieux de Santa-Cruz del Quiche, fort versé dans les antiquités du pays, avait surtout contribué à répandre cette croyance fondée sur ses propres observations dans les longs et périlleux voyages de sa vie apostolique. M. Stephen, auteur et voyageur célèbre, avait connu le bon Père et recueilli avidement d'intéressants détails qu'il publia dans son remarquable ouvrage sur l'*Amérique centrale* (1), pays couvert de ruines grandioses, de palais, de temples, de pyramides, et qui, enveloppé pendant si longtemps dans les ténèbres et les voiles du mystère, est encore de nos jours trop peu connu et exploré.

L'idée d'une ville habitée et où des êtres vivants pourraient aider à déchiffrer les hiéroglyphes et les ruines d'un style entièrement nouveau par son antiquité même, et dont les types presque perdus ne se retrouvent guère que dans les descriptions de l'antique Égypte et de la superbe Assyrie, le désir de doter la science de données sûres et certaines, et enfin cette aspiration naturelle de l'homme vers l'inconnu, qui

(1) Tome II, p. 196 et 198.

poussait Colomb vers le Nouveau-Monde, inspirèrent à M. Stephen un enthousiasme qu'il communiqua à ses lecteurs.

L'élan était donné : deux Anglo-Américains, M. Hammon, ingénieur civil du Canada, et M. Huertis de Baltimore, possesseur d'une immense fortune, et qui en voyageur passionné avait déjà parcouru la Perse, la Syrie et l'Égypte ; frappés tous deux de ces détails inouïs, se décidèrent à tenter la périlleuse expédition. Ils mirent à la voile à la Nouvelle-Orléans et débarquèrent à Balise, en automne 1848.

Occupés à rechercher tous les renseignements possibles pour les aider dans leur voyage, ils s'arrêtèrent à Copan, où ils se lièrent avec un négociant espagnol de San-Salvador, qui, appelé à de fréquents voyages dans le Guatemala, avait été souvent surpris et frappé à la vue grandiose et presque magique de temples, de grandes villes et de pyramides, dont les figures mythologiques l'avaient souvent occupé et dont il avait cherché en vain à connaître l'origine.

Celui-ci avait *vu*, les autres avaient *lu*, et leurs données étaient semblables sur la première partie de l'ouvrage de M. Stephen ; raison de plus pour admettre la seconde et poursuivre le

voyage. L'Espagnol s'adjoignit aux Anglais et leur servit d'interprète et de guide.

Partis de Vera-Paz le 2 février 1849, ils arrivèrent le 3 avril à Santa-Cruz del Quiche, où ils trouvèrent le bon religieux encore vivant et reçurent de lui les renseignements les plus utiles. Peu de jours après ils reprirent leur voyage et arrivèrent enfin à Gueguetenango, après des fatigues incroyables qui n'étaient que le prélude de ce qui leur restait encore à affronter. Puis commença l'ascension dans les montagnes de la Sierra-Madre. Le 9 mai ils étaient à 6,000 pieds au-dessus des vallées qu'ils venaient de quitter; l'imposante magnificence de ces montagnes à pic, entrecoupées par de profonds ravins et des abîmes sans fond, les difficultés toujours croissantes dans ce monde nouveau de rochers et de précipices, ne purent ralentir leur ardeur.

Enfin, le 19 mai au soir, ils arrivèrent au sommet de la plus haute montagne, à 9,500 pieds d'élévation (longitude trouvée 92 d., 15 m. ouest, et la latitude 15 d. 48 m. nord). Le lendemain ils virent se dessiner d'abord la baie d'Honduras, puis l'océan Pacifique comme une vaste plaine qui paraissait aussi élevée que la montagne elle-même; enfin, M. Huertis, armé de son télescope,

découvrit à midi, vers le nord-ouest, la ville inconnue qui, deux heures après, était complétement visible à l'œil nu. Elle paraissait avoir plusieurs milles d'étendue; on y distinguait de hautes murailles d'un style égyptien avec des dômes et des tourelles à l'orientale.

Inutile de dire la joie des hardis voyageurs qui se hâtèrent de profiter de leur position avantageuse pour reconnaître les chemins et les distances, et jugèrent que la ville découverte devait être à peu près dans la même latitude qu'Ocosingo, et qu'en suivant le cours de la rivière de Legartos pendant une vingtaine de lieues, on devait facilement pénétrer dans la vallée.

La découverte était faite.

Revenir sur leurs pas, se munir d'armes, de poudre et de provisions, renforcer leur petite troupe d'une trentaine d'Indiens, se peindre le corps pour leur ressembler, et prendre la route de la ville inconnue, fut l'affaire de peu de semaines.

Le 8 juillet la caravane était au village d'Aguamasinta, sur les rives du Legartos et cheminait bravement vers la vallée merveilleuse. Le voyage devenait de plus en plus curieux et intéressant.

Les Indiens, disséminés dans les montagnes

ou réunis dans les bourgades, pouvaient donner des renseignements plus positifs et initier nos voyageurs à une partie du mystère enveloppant l'existence de cette partie du monde, cachée encore à l'œil européen.

Vélasquez, comparant le langage de ces indigènes avec les dialectes qu'il connaissait déjà, s'assura que ce n'était qu'une corruption de la langue Maya, et s'appliqua particulièrement à la parler et à la comprendre.

Tout concourait à assurer de l'existence d'une grande ville voisine, mais tout portait aussi à détourner les hommes les plus intrépides d'une si périlleuse expédition. Jamais blanc n'avait pu y pénétrer impunément : plusieurs en avaient fait l'essai, des missionnaires, sans doute; mais aucun n'avait reparu, et on croyait généralement qu'ils avaient été sacrifiés sur les autels du Soleil dans la grande cité d'Iximaya (1) par les Macbessacks (2), prêtres de leur radieuse divinité.

Les Iximayens, ou Aztèques (3) avaient en-

(1) Iximaya, dans la langue du pays, signifie : *grand centre*.

(2) Grand fils du soleil.

(3) Peuple puissant et civilisé, habitant le Guatemala et le Mexique lors de la conquête.

tendus, du temps de Fernand Cortez, le cri de douleur des villes et des peuplades des alentours, et, protégés par leur situation topographique et l'aspérité des rochers entourant leur vallée, ils avaient songé à se soustraire à l'esclavage en invoquant l'oubli du monde et en déclarant une guerre mortelle à tout étranger qui essayât de soulever le voile dont elle s'enveloppa pour trois siècles entiers; ainsi que dans les montagnes de la péninsule hispanique, on vit se conserver pendant de longues années ces petites fractions des splendeurs de la Grenade musulmane, qui cachées à tous les regards, demandaient leur sûreté et leur indépendance à ces hautes montagnes et à ces mêmes rochers, qui avaient été abrités autrefois sous la toute-puissance de leur croissant.

Après une marche longue, difficile et périlleuse, la caravane arriva enfin à l'entrée d'une plaine délicieuse de plusieurs lieues d'étendue, environnée de toutes parts, comme par d'imposantes fortifications, par la barrière naturelle de roches de granit entièrement à pic et dont la hauteur prodigieuse semblait un boulevard infranchissable.

MM. Huertis, Hammon et Velasquez y péné-

trèrent, comme les premiers envahisseurs de ce beau pays, au milieu de toutes les délices de la tranquillité et de la paix.

Des terres fertiles quoique sans culture, des troupeaux sauvages, de magnifiques chevaux, des bêtes fauves qui n'avaient rien de féroce; d'immenses forêts projetant au loin leur ombre protectrice sur une vallée entrecoupée de lacs, dont les ondes limpides reflétaient les rochers, les bois et les rayons de soleil; enfin des fruits, des fleurs, des arbres gigantesqus et de gracieux buisson, puis, au second plan, une magnifique cité aux abords grandioses et imposants; tel fut le coup d'œil que présenta Iximaya et son territoire à nos voyageurs fatigués.

C'était la terre promise. Elle fut saluée avec une joie extrême par ceux dont elle devait être le tombeau,

Mais bientôt la terreur fit place à l'admiration. Un détachement de cavalerie aztèque s'étend dans la plaine : ce ne sont point les trouqes d'un Etat sauvage. Le luxe oriental a présidé au costume de cette garde rurale, établie, dit-on, dès l'invasion espagnole pour protéger la contrée et la purger de toute visite étrangère. Des troupes de chiens aguerris les entourent, et à cette vue

MM. Velasquez et Hammon, stupéfaits et effrayés, proposent la retraite afin d'éviter une mort qui paraît évidente. Huertis s'y refuse, il veut poursuivre, arriver à Iximaya et y mourir, s'il ne peut y pénétrer qu'à ce prix.

Pendant cette discussion les gardes ont aperçu les étrangers, et, par une manœuvre aussi habile que rapide, en un instant ils ont coupé la retraite aux imprudents aventuriers qui font en vain des signaux de paix. On les attaque. C'est fini, il faut combattre, et vaincre ou mourir.

La lutte s'engage; mais la poudre frappe de terreur : de successives décharges déciment les rangs ennemis, les chiens s'enfuient, les Aztèques épouvantés se prosternent devant les maîtres du tonnerre, et le jeune chef qui les commande, abandonné des siens, s'avance vers les nouveaux Jupins et leur présente sa javeline comme eût pu le faire un officier d'Europe.

Les vainqueurs usèrent généreusement de leur victoire, lui rendirent ses armes et se bornèrent à lui demander la permission de visiter *Iximaya*.

L'effet magique de la fusillade n'avait pas produit une sensation plus terrible que ne le fit sur le jeune chef le nom de sa ville natale. Elle

était donc connue! elle était donc découverte cette ville chérie!... Le nom d'Iximaya n'était donc plus un mystère!... Son désespoir fut affreux.

En vain il se refusa à y faire pénétrer de si terribles hôtes, ils montrèrent des intentions si pacifiques qu'il fallut leur céder, et on s'avança ensemble vers la ville. Les morts et les blessés furent déposés au premier village et reçus avec l'explosion d'une douleur qui paraissait vivement sentie.

M. Hammon avait eu le côté droit percé d'une flèche, on l'étendit sur un brancard et le cortége continua sa route; les habitants des petites bourgades de la plaine les regardaient passer avec une curiosité inquiète; cependant la bonne harmonie qui semblait régner entre vainqueurs et vaincus leur empêchait toute démonstration hostile.

Enfin on arriva à Iximaya.

Aux ordres du guerrier indigène, des ponts s'abaissèrent sur des fossés profonds de cent pieds de larges; de lourdes portes de pierre tournèrent sur leurs énormes gonds, et, au delà de murailles massives de quarante pieds de haut, s'ouvrit à leurs yeux étonnés la plus magnifique

avenue d'une cité vraiment monumentale, espèce de boulevard qui semblait la parcourir tout entière. Une perspective admirable d'arbres et de statues, entremêlées de monuments mythologiques, offrait dès le premier coup d'œil un aspect aussi beau qu'étrange, et faisait rêver de la superbe Thèbes de Busiris.

Nos étrangers, conduits au Palais de Justice, furent bientôt introduits devant le souverain, et à la vue du luxe tout nouveau de cette cour splendide, ils crurent revoir en songe l'apparat de ces monarchies assyriennes dont les récits avaient bercé leur enfance.

Pendant que l'étonnement et l'admiration les ravissait tour à tour, le jeune chef avait raconté au monarque la victoire étonnante de ces êtres surnaturels, maîtres de la foudre, et la générosité avec laquelle ils avaient traité les vaincus.

Le roi, surpris et charmé, leur offrit aussitôt avec tous les égards possibles la plus franche hospitalité et tous les droits de citoyens dans l'enceinte de la ville, bien résolu cependant à ne plus leur en laisser franchir les portes.

Comblés d'attentions de tous genres et n'ayant d'autre châtiment de leur témérité qu'une prison

perpétuelle au sein d'un luxe asiatique et d'une population qui s'efforçait de dorer leurs chaînes, nos trois amis, magnifiquement traités, furent logés à l'extrémité de la ville, dans un vaste édifice consacré de temps immémorial à la demeure d'une race sacerdotale connue sous le nom de *Kaamas,* qui, selon les annales et les traditions, avait accompagé la première émigration des Aztèques des plaines de l'Assyrie, au temps où ce premier des quatre grands empires qui précédèrent la venue du Sauveur était à l'apogée de sa gloire.

Le type particulier de leur physionomie offrait les caractères distinctifs des sculptures trouvées dans les ruines de l'Amérique, et fort analogues aux souvenirs qui sont restés de la superbe Ninive.

Les Kaamas, obligés par les lois les plus sévères à ne se marier qu'entre eux, avaient dégénéré peu à peu et se réduisaient à un très-petit nombre d'individus, d'une petitesse extraordinaire; mais ils étaient en très-grande vénération à Iximaya, comme étant les seuls restes vivants d'une race révérée et presque éteinte.

De prêtres qu'ils étaient autrefois, ils étaient devenus des dieux; ils avaient leur temple,

leurs autels, leurs sacrifices, et, accroupis au-dessus d'une colonne pyramidale, ils recevaient l'encens, les vœux et les prières.

Leur ancien collége était alors en partie occupé par une autre classe de prêtres nommés *Mayaboons*, aux soins de qui les Kaamas étaient confiés.

Valpeor, l'un d'eux, était particulièrement chargé du soin de deux enfants, espérance de la race, et les élevait dans cette espèce d'abrutissement où nous les avons vus; car ces jeunes Kaamas ne sont autre chose que les Aztèques qu'on nous montra à Londres en 1853.

Ce prêtre, dans la force de l'âge, plein de talent et d'une intelligence supérieure, se lia bientôt intimement avec nos étrangers, surtout avec Velasquez qui pouvait le comprendre, et il s'était enthousiasmé au récit de toutes les merveilleuses inventions des pays *au delà des montagnes*.

Bientôt il eut envie de les connaître, et en vint peu à peu à caresser avec délices un projet d'évasion qu'il avait d'abord repoussé avec horreur. Mais ses serments l'empêchaient de se séparer des orphelins Kaamas dont il était responsable, et pour calmer ses scrupules il fut convenu

qu'ils seraient du voyage, quelque difficulté que cet enlèvement pût offrir.

Pendant que le Mayaboon aspirait ainsi à la liberté, M. Huertis, avide de voir et de connaître, fréquentait les salons, les rues et les promenades d'Iximaya, étudiant partout ce qui avait rapport à ce royaume étrange, échappé à l'avidité de Cortez, de ses compagnons et de ses successeurs.

Mais les Aztèques savaient aussi peu l'histoire de leur origine que celle des nations de l'Ancien et du Nouveau-Monde. Il fallait fouiller dans leurs annales, étudier leurs traditions et leurs mœurs pour découvrir quelque donnée historique sur cette magnifique cité.

Cependant on lui assignait plus de quatre mille ans d'antiquité; ses temples, ses monuments hiéroglyphiques, ses édifices et la beauté de ses quartiers annonçaient une civilisation semblable à celle de ces villes asiatiques que les Perses ou les Grecs ont rendues si célèbres.

Les arts et les sciences y avaient leurs sanctuaires, et M. Huertis ne se lassait pas de voir, de comparer, de prendre des vues et des notes sur tout ce qui frappait ses regards.

Reçu dans les plus hautes classes de la société, recherché partout, il charmait par son esprit naturel et par ses récits, puis se faisait initier à son tour à tous les mystères du pays; prenant une part extérieure à tous les exercices du culte païen de ses hôtes.

Velasquez, plus scrupuleux, se contentait d'entretenir le Mayaboon près du lit de douleur de M. Hammon, qui descendait lentement vers la tombe des suites de sa blessure.

Avant sa mort, les médecins, ayant découvert quelques taches blanchâtres où la couleur dont il s'était peint avait été quelque peu effacée, déclarèrent qu'il était atteint de la lèpre.

Sa mort confirma leur croyance, et Valpeor, sous prétexte de soustraire les enfants Kaamas à la contagion, les emmena à la campagne, où il fit transporter secrètement les effets nécessaires au voyage.

Tout était prêt pour le départ, mais M. Huertis disparaît tout à coup, on l'attend en vain; on le cherche pendant deux jours sans que le moindre indice puisse révéler le lieu de sa retraite.

Enfin le Mayaboon arrive, saisi d'effroi... Convoqué à un grand sacrifice, il venait d'assister à

la mort horrible de celui qu'on cherchait, et qui, convaincu de vouloir fuir, avait été immolé sur l'autel du Soleil, comme une victime considérée nécessaire à la sûreté de la ville et des naturels.

L'épouvante causée par cette nouvelle ne laissa de réflexion que pour hâter le départ. Velasquez, désormais seul, prend avec le Mayaboon et seize Indiens le parti de fuir à l'instant, renonçant, pour sauver leur vie, à emporter les richesses historiques amassées avec tant de soins.

Bientôt, animés d'un nouveau courage, ils escaladent les murs à la faveur des ténèbres; ils franchissent à la nage le large fossé; mais on les aperçoit, on les poursuit, et ils ne peuvent assurer leur retraite qu'après plusieurs combats, la perte de quelques-uns des leurs, et en emportant le jeune Kaama blessé d'une flèche dont il porte encore les marques.

Les souffrances et les privations de tous genres les attendaient dans leur pénible retour; le quatorzième jour cependant ils rentrèrent à Ocosingo; mais Valpeor, peu accoutumé à de semblables fatigues, ne put résister davantage, il succomba, laissant ses deux pupilles aux soins

de M. Velasquez qui, ayant survécu à ses trois amis, reprit la route de San-Salvador, où il n'arriva cependant qu'au mois de février 1850.

Les enfants Kaamas Aztèques y furent baptisés, puis justement considérés comme la plus grande curiosité ethnologique vivante qui ait jamais paru dans le monde civilisé; ils furent l'objet d'une admiration générale par les hommes les plus versés dans les sciences naturelles, et M. Velasquez consentit enfin à les envoyer en Europe pour les faire connaître.

Tel est le récit que nous a transmis avec les plus minutieux détails le journal de Velasquez.

On serait plutôt tenté de penser que c'est une fantastique et fabuleuse légende, que de croire les paroles de ce voyageur intrépide; et l'existence d'un pays et d'un peuple entièrement inconnus au sein d'une contrée civilisée comme la moderne Amérique, dans cette terre de Guatemala, si petite en proportion des vastes continents qui l'environnent, nous paraît presque aussi impossible que surprenante. Nous ne le croirions point sur une simple assertion individuelle, nous en douterions en la voyant répétée par les auteurs les plus dignes de foi; mais

les Kaamas Aztèques sont là devant nos yeux, ils sont en vie et nous représentent en effet une race à part, inconnue, jusqu'ici fabuleuse, qui n'a de rapport avec aucune de celles que nous sommes habitués à reconnaître et à classer, et dont les caractères se retrouvent cependant dans les dessins de la plus haute antiquité.

Ce ne sont point des créatures imaginaires comme le Phœnix de Memphis ou les Africains d'Hérodote; ce n'est point une fiction comme les Faunes et les Dryades de l'Arcadie; ce ne sont point des Gnomes des légendes du Nord, ce sont des êtres humains, vivants, restes peut-être uniques d'un peuple étrange, et sans nul doute la plus grande merveille de ce siècle de phénomènes et de découvertes.

Nous pouvons douter des récits du journal de Velasquez, mais nous sommes obligés de convenir que les preuves sont à l'appui de ses paroles, et la vue seule du portrait des Kaamas Aztèques, montre assez que ce n'est pas dans des pays connus qu'on a trouvé des individus d'une telle race.

Du reste, les savants s'efforcent maintenant de retrouver dans les ténèbres des premiers âges

du monde quelques traces de leur origine et de leur histoire; mais, soit qu'ils leur assignent pour ancêtres les Assyriens, les Egyptiens ou les Israélites, et pour berceau les rochers du Liban ou les ondes du Nil, ils n'en sont pas moins tels qu'ils sont et sans arbres généalogiques, une merveille, un prodige digne de toute l'attention et de tout l'intérêt de leurs visiteurs.

XIII

PROMENADE A WINDSOR

Comment être à Londres et ne pas aller à Windsor? Les moyens de transport sont aujourd'hui si prompts et si faciles, que la distance, anéantie par la vapeur, ne met plus d'obstacles aux désirs de l'homme, et une simple promenade en chemin de fer conduit de Londres à Windsor et transporte de la capitale à la plus belle résidence des rois d'Angleterre.

Le nom seul du château célèbre que nous allions visiter, rappelant à notre mémoire tant

de descriptions pompeuses et tant de pages de l'histoire, était bien capable de jeter par avance, sur cette jolie excursion, un charme particulier; mais le ciel avait voulu centupler notre plaisir en nous favorisant d'une de ces belles journées, partage de climats plus heureux.

Tant que nous fûmes dans l'enceinte de la ville, un léger brouillard semblait nous envelopper encore; mais à peine avions-nous franchi son enceinte, que l'atmosphère, dégagée de ses lourdes vapeurs, laissa s'étendre au loin une voûte d'azur, sur laquelle un soleil du midi répandait des flots de lumière. Le paysage, dans toute sa fraîche beauté, offrant, au milieu du mois d'août, une verdure incomparable, semé de gracieux *cottages*, de magnifiques villas, de pittoresques hameaux et de temples rustiques, formait un de ces tableaux charmants dont la vue ne se lasse jamais, et qui en reposant l'âme, la remplissent de douces et suaves pensées.

La majestueuse Tamise, aux eaux claires et limpides, devenue plus modeste et non moins belle sans son superbe attirail de vaisseaux, portant de gracieuses barques ou des bâtiments moins altiers que dans son port, serpentait avec grâce autour de riches plaines ou de fertiles

côteaux, et, par ses mille détours, s'éloignant, pour reparaître encore, ne semblait fuir un instant que pour mieux nous faire goûter sa prochaine apparition, se jouer de nos désirs et ne les exciter que pour les satisfaire.

Partout paraissait régner l'abondance et la paix : les villages, pleins d'activité, annonçaient l'ordre et le travail; toute la nature était riante, tout semblait fêter un beau jour, et les feuilles des arbres et l'herbe de la prairie, humides encore ou de la pluie de la veille ou de la rosée du matin, brillaient aux rayons du soleil comme ces jolies figures d'enfant souriant à l'objet qui les charme, et laissant voir encore, au milieu de leur satisfaction et de leur joie, quelques larmes qui brillent sur leurs joues couleur de rose comme un dernier vestige d'un chagrin tout récent encore.

Chaque site semblait nous inviter à quelques instants d'arrêt; mais l'inexorable locomotive nous entraînait avec sa rapidité fabuleuse, que nous bénissions naguère, que nous eussions voulu ralentir alors, et s'arrêta enfin devant la somptueuse résidence des monarques anglais, comme glorieuse d'avoir amené à Windsor de nouveaux admirateurs.

Le château, avec ses tours et ses créneaux, se présenta tout d'abord à nos yeux dominant la plate-forme sur lequel il a été bâti, et le Versailles de l'Angleterre étala devant nous ses larges rues, ses monuments et ses promenades.

Ainsi que la Tour de Londres, le palais de Windsor présente l'aspect d'un fort et rappelle l'époque de sa fondation et la nécessité dans laquelle se trouvait Guillaume le Conquérant, de s'entourer de moyens de défense pour le cas où les Danois ou les Anglo-Saxons eussent tenté de se révolter contre son nouveau pouvoir.

Bâti par le héros d'Hastings, et agrandi par ses successeurs, Windsor ne devint ce qu'il est que sous le règne d'Edouard III. Le vainqueur de l'Ecluse, de Crécy et de Calais, semant la terreur sur le continent et plantant partout son pavillon victorieux, laissait aussi dans sa patrie des monuments pour perpétuer sa mémoire. Ce superbe château, presque entièrement rebâti par lui, atteste ses goûts belliqueux, si parfaitement en harmonie avec le style primitif de l'édifice. C'est une immense forteresse, magnifique amas de bâtiments sévères, de remparts, de terrasses et de tours : l'une de celles-ci, plus grande et plus élevée que les autres, *the Round Tower*, est

surmontée d'un mât portant à une prodigieuse hauteur le pavillon britannique; il semble qu'il plane au milieu des nuages et voudrait revendiquer l'empire des airs aussi bien que celui de la terre et des mers, que depuis si longtemps il cherche à posséder.

Nous pénétrâmes facilement dans le palais, dont l'absence de la reine et de sa famille nous permettait de voir les parties mêmes qui sont toujours fermées au public. C'est par là que nous commençâmes; et, après avoir parcouru les appartements particuliers, image de cette vie de famille où si souvent les monarques se reposent des soucis et de l'étiquette de leur vie publique, nous passâmes aux grandes salles de réception, et à cette partie du château qui n'est, à proprement parler, qu'un musée.

Une longue galerie circulaire remplie de peintures remarquables et de meubles artistement ouvragés, donne entrée aux salons royaux qui s'arrangent tout autour et me firent penser à la distribution de ce fameux labyrinthe d'Egypte, qui certainement ne renfermait pas plus de richesses que le palais de Windsor. Les objets d'art y sont habilement mêlés aux reliques de l'histoire et au luxe du trône. Ses salles sont

immenses et semblent trop petites pour la multiplicité d'objets curieux qu'elles renferment. Les murailles ont pour tapisserie les plus magnifiques tableaux des grands maîtres ou les armes enlevées sur des champs de victoire.

Là l'éclatant coloris des Gobelins, hommage des princes français, rivalise avec le pinceau des peintres célèbres. Ici, c'est la richesse de l'Orient enveloppée, pour ainsi dire, dans l'élégance européenne, les vases de porphyre et de malachite ornant par leur richesse les salons qui ne dédaignent pas d'admettre les chefs-d'œuvre que fait éclore le couteau des bergers de l'Oberland, et dont l'élégante simplicité semble plaire davantage encore au milieu de ces trésors; puis avec tout cela, partout et toujours, un *memorare* des deux victoires aussi chères à la Grande-Bretagne que si jamais elle n'en eût remporté d'autres, et où Nelson et le vainqueur de Waterloo jouent un si grand rôle.

Ces deux gloires anglaises, dont on fait tant d'étalage, rehaussent les vaincus bien plus encore qu'elles n'exaltent les vainqueurs. Célébrerait-on leur défaite avec tant d'orgueil si elle eût été moins difficile? Napoléon Ier était le géant de son époque, il avait promené dans l'Europe en-

tière ses aigles victorieuses; sur le déclin de son étoile, Wellington lui a porté les derniers coups; et par la chute d'un astre déjà ébranlé, il a acquis l'immortalité et la gloire... Cet astre était donc bien beau!...

Nelson a gagné une grande bataille; bien d'autres généraux anglais en avaient gagnées avant lui; mais peut-on oublier que la nation qu'il a combattue est cette fière Espagne qui sait mourir avant que de se rendre, qui ne connaît dans un combat que la victoire ou la mort, qui, si souvent envahie et jamais soumise, a su plus d'une fois épouvanter la Rome maîtresse du monde, repousser les forces entières des ennemis de la chrétienté, reconquérir sur le croissant sa foi, son autel, ses foyers, son indépendance, et qui dernièrement encore, quand l'Europe épouvantée pliait de toutes parts aux approches de l'aigle française, s'est levée comme un seul homme pour lui répéter le *nec plus ultra* des anciens et poser devant elle les colonnes d'Hercule.

Et c'est une telle nation qui a été vaincue à Trafalgar! Oh! Nelson, on a raison de te porter dans les nues; le bruit de ton triomphe n'est point trop éclatant; les monuments ne sauraient

en être trop magnifiques ; tu ne pouvais mieux mériter de ta patrie, et ton nom de l'immortalité ! Ainsi, chaque génération, en admirant la juste renommée, saura que l'Espagne est un pays de héros, puisqu'il y a tant de gloire à la vaincre.

Ce n'est donc point la tête baissée, mais avec un juste et noble orgueil que des Espagnols et des Français peuvent pénétrer à Windsor, dans la salle des Gardes, y voir Wellington et les trophées de Waterloo, y considérer le fragment du mât de misaine du *Victory*, au travers duquel un boulet de canon a passé à Trafalgar, et la statue colossale du héros qui y cueillait en mourant les lauriers qui devaient le rendre immortel.

De chaque côté de l'amiral, et toutes prêtes à le défendre, se trouvent deux pièces d'artillerie capturées dans la campagne du Pundjab et choisies pour briller dans le musée par la finesse du travail le plus exquis. Construites à Lahore, sous le règne de Runjeet-Sing, elles sont surtout remarquables par les ornements de bronze et de nacre de perle qui y sont prodigués. Deux autres canons, pris à la bataille de Séringapatan, attirent l'attention par leurs incrustations d'or.

La salle entière est remplie de trophées et d'armures disposées avec un goût plein d'originalité et de grâce. On y trouve encore plusieurs objets intéressants par leur origine ou par leurs souvenirs : Le célèbre bouclier d'argent, ouvragé d'or par Benvenuto Cellini, offert par François Ier à Henri VIII, dans la fameuse visite du *Camp du Drap-d'Or ;* deux siéges, dont l'un est fait avec un arbre du champ de bataille de Waterloo, l'autre avec un chêne de ces bosquets d'Halloway, si renommés en Ecosse par leurs fantastiques légendes, enfin tout un musée historique.

Mais nous n'avions pas tout vu.

Après l'immense salle de Saint-Georges, remplie et tapissée par les écussons des chevaliers de la Jarretière, et la superbe salle de bal dont les tapisseries des Gobelins représente toute l'expédition des Argonautes, nous arrivâmes aux splendides magnificences de la salle du Trône, où se trouve rassemblé tout ce que la richesse et le talent peuvent inventer pour la décoration d'une pièce où ne doit se trouver qu'un seul meuble, *le trône,* image du monarque devant qui tout s'efface.

Bientôt nous entrâmes dans la galerie de

Waterloo, dont, à ce qu'il paraît, nous n'avions pas vu encore assez de souvenirs, et nous trouvâmes là une quarantaine de portraits représentant des souverains qui régnaient lors de la bataille, les plus célèbres guerriers, les hommes d'Etat du temps, etc., etc., un véritable congrès des sommités de l'époque.

Il nous restait à voir un petit musée d'armes, d'armures et de costumes de toute espèce enlevés dans les combats de l'Amérique et des Indes. Rien n'est plus curieux que cette réunion d'objets dénotant des mœurs et des coutumes si éloignées des nôtres et un luxe dont notre Europe est loin de pouvoir approcher. Cependant, comme pour donner un démenti à cette pensée qui était la nôtre, on nous fit descendre dans le trésor du palais, où de vastes salles voûtées nous offrirent le spectacle d'une prodigieuse quantité de vaisselle d'or et d'argent, de coupes, de vases de toutes formes et de toutes grandeurs, ciselés avec le plus grand soin et arrangés avec un goût exquis dans les vastes écrins vitrés formant tables, armoires et bahuts.

Ce n'était point assez de voir l'or travaillé et prêt à prendre sa place dans les festins des rois ; il était là encore tel que l'Australie l'envoie in-

cessamment à Londres, et d'énormes lingots d'or brut attendaient là aussi qu'on voulût bien les destiner à un diadème, ou peut-être à un éperon ou à un fer à cheval.

De grandes cheminées venaient entretenir dans ce lieu une chaleur continuelle et en éloigner l'humidité. Hélas! on chauffe même en été les salles destinées à serrer un vil métal, et, non loin de cette magnificence, tant de malheureux meurent de froid et de faim, et implorent en vain pendant de longs hivers un peu de bois ou de charbon pour réchauffer leurs membres glacés par le jeûne de la misère autant que par les frimats. Ah! monde, voilà quelles sont tes pompes! Tu sembles oublier trop souvent que le riche et le pauvre sont formés de la même poussière, que l'un et l'autre redeviendront égaux à la mort, et que c'est le même ciel que *tous* nous avons à gagner!...

En sortant du palais, nous visitâmes la chapelle ou église Saint-Georges, ancienne collégiale d'une architecture gothique vraiment remarquable et dont les grands et magnifiques vitraux représentent des scènes entières de la vie du Sauveur. Ces images des patriarches, des saints, des evêques anglais, d'Edouard le Con-

fesseur et... d'Henri VIII... font tout d'abord un effet magique, et malgré ce singulier mélange de la foi antique et des innovations du XVIe siècle, donnent encore quelque chose de poétique et de mystérieux à ce sanctuaire dépouillé, du reste, comme à Westminster, de son autel sacré, de son tabernacle d'amour.

Dans le chœur, disposé pour l'installation des chevaliers de la Jarretière, se trouvent des stalles surmontées du nom, des armes et de la bannière de chacun d'eux, présents ou absents, monarques ou particuliers. Celle du prince régnant, surmontée d'un dais, forme une espèce de trône.

Les offices de la liturgie anglicane allaient commencer : le temple se remplissait des habitants de Windsor. On abrégea notre visite, et bientôt les portes se fermèrent aux curieux pour laisser les Anglais vaquer à leurs prières. J'aime cet usage, il témoigne d'un respect pour les cérémonies du culte que nous n'avons, hélas ! pas toujours, nous qui, plus heureux qu'eux, possédons de si saints, de si augustes mystères.

Nous voulûmes aussi monter à la *Tour Ronde*, et nous fûmes frappés tous de la largeur inusitée des escaliers et de la douceur de leur pente. On croit monter, non dans une tour, mais dans un

antique château. Sur ces escaliers ouvrent les appartements du gouverneur et aussi des prisons. Une pièce d'artillerie est pointée sur les marches ; gare aux rebelles qui s'aviseraient de les franchir !

La plate-forme, qui domine la tour, offre une vue admirable. En regardant entre les créneaux, on voit se dérouler un immense panorama.

La Tamise, serpentant au milieu d'un pays plat, fertile, animé ; des villages, des églises, des parcs, des forêts, des châteaux, des métairies éparses, et enfin Londres en miniature, étalant au loin sa magnificence, et de rapides convois se croisant en tous sens pour y apporter des richesses ou les étendre sur les provinces.

Cette vue était pour moi plus belle que celle des trésors du palais, et ce ne fut qu'à regret que je détachai mes yeux de cette riche nature pour aller l'admirer dans une de ses parties, en descendant dans les superbes parcs de cette somptueuse résidence.

Le temps nous manqua pour les voir dans tous leurs détails. Nous parcourûmes rapidement, emportés par ces chevaux anglais que rien n'arrête, la longue, interminable allée qui

fait face à la principale façade du palais, voyant jouer sur de vertes pelouses et dans de charmants bosquets, à droite et à gauche, d'abord des enfants, puis, plus loin, de charmantes biches aux formes gracieuses, élancées, élégantes, qui, s'enfuyant à notre approche, apparaissaient bientôt à quelques pas, ramenées par la curiosité sur le bord de cette allée magnifique.

Nous en atteignîmes non l'extrémité, mais la moitié environ, nous arrêtant sur une espèce de monticule d'où nous pûmes voir tout ce que nous ne pouvions visiter, et nous reprîmes le chemin du château d'abord, puis de la gare, dont bientôt nous nous éloignâmes avec plus de rapidité encore, emportant avec nous mille souvenirs de cette charmante excursion, et je dois le dire, un regret : j'aurais voulu visiter... les cuisines...

Cette idée semblera singulière et digne d'un gastronome; loin de là. Peu de cuisines ont vu, comme celles de Windsor, un roi devenu tout à coup marmiton, comme le pauvre Lambert Simmel, faux comte de Warwick, élevé malgré lui au trône d'Angleterre, couronné à Dublin, proclamé en Irlande sous le nom d'Edouard VI, et

vaincu à Stoke, où il laissa la couronne pour venir, par les ordres d'Henri VII, prendre à Windsor le bonnet de marmiton...

Cet épisode singulier, et qui après une si sanglante bataille a eu un dénoûment si burlesque, m'a toujours fait une impression étrange; j'y ai pensé plus d'une fois à Windsor, plus peut-être qu'aux nombreux monarques qui ont habité ces lieux, et qu'aux malheureuses victimes des passions politiques qui ont gémi dans les cachots, comme le pauvre Robert de Mowleray, que Guillaume le Roux y retint trente longues années.

Voilà ce que sont souvent ces monuments antiques qu'on visite et qu'on admire : des théâtres où ont eu lieu des drames et des comédies, où les acteurs, tantôt monarques et tantôt sujets, se sont couverts ou de gloire ou de honte, ont vécu dans le faste ou dans la misère et y ont passé comme des ombres pour ne plus laisser à l'inflexible histoire que leur nom, leurs fautes ou leurs vertus.

Il était nuit quand nous rentrâmes à Londres; le chemin de fer qui nous ramenait passe dans une partie de la ville; les larges rues que nous traversions sur des ponts ou que nous longions sur des chaussées, étaient illuminées et pleines

d'une foule de promeneurs profitant avec joie d'une telle soirée.

Cette vue nouvelle et singulière, espèce de lanterne magique, complétait notre journée, l'une des plus agréables de cette charmante semaine, dans laquelle nous avons vu tant de choses, et ne fit que nous encourager à continuer le lendemain nos excursions dans les environs de la capitale.

XIV

VISITE A RICHMOND ET A HAMPTON-COURT

De tous côtés, les abords de Londres sont charmants; on les voit peu en chemin de fer, et il est bon quelquefois de revenir aux anciens temps, en se servant tout simplement de voitures. C'est ce que nous fîmes pour aller visiter Richmond et Hampton-Court, anciennes résidences royales, assez rapprochées l'une de l'autre pour nous permettre de les voir le même jour. De Londres à Richmond, on peut se croire en-

core longtemps dans l'enceinte de la ville : la route n'est qu'une longue rue garnie de côté et d'autre par de jolies petites maisons, ayant chacune un jardin plus petit encore, qui, fermé par une grille assez basse, les sépare de la route. J'admirais l'uniformité de ces légers bâtiments, propres, gracieux et simples, qui semblaient ne renfermer chacun qu'une famille plus ou moins aisée, mais se trouvaient entièrement dépourvus de ce cachet de solidité et de grandeur qui caractérise la ville de Londres.

On m'en donna bientôt l'explication, et j'en fus honteuse pour l'Angleterre, ce pays de la liberté, qui partout en dehors de chez lui croit voir du despotisme. Il n'y a que la noblesse qui ait le droit de posséder le terrain, le sol de ce pays libre par excellence!... Les bourgeois ne peuvent l'acheter que pour cent ans, après lesquels il retourne à son noble possesseur avec toutes les constructions qui y ont été faites; mais les maisons sont bâties de manière à ne pas durer plus d'un siècle et à devoir être reconstruites par chaque acquéreur. Il n'est pas rare de voir des vieillards quitter en pleurant la maison où ils sont nés, où ils ont reçu les caresses et les leçons de leurs parents, où ils ont eux-mêmes élevé leurs

enfants, et où ils ne peuvent mourir. Cependant la fortune ne leur a point été contraire; ils doivent partir sans qu'aucun malheur les ait frappés, mais seulement parce que leurs familles n'ont pas de quartier de noblesse et qu'une loi cruelle leur enlève le droit de possession d'un petit morceau de terre. Il y a là-dedans quelque chose de si arbitraire, de si douloureux, que mon cœur se sentit froissé comme si j'eusse été Anglaise, et que je ne pus m'empêcher de faire des réflexions plu s tristes encore que celles qu'avait excitées en moi la *barre* du Parlement. Il ne fallut rien moins que la magnificence que la nature étalait devant mes yeux pour me faire revenir à des idées plu agréables, et elle eut de la peine à faire changer le cours de mes pensées. Je me transportais avec plaisir au sein de nos pays et de nos riches campagnes, où tout homme, quel qu'il soit, dans quelque condition que le ciel l'ait fait naître, peut, à l'aide de son travail et de ses économies, posséder le terrain qu'il désire, y bâtir à son gré, y vivre, y mourir, y laisser ses enfants avec tous les souvenirs qui s'attachent au foyer et le rendent si cher aux âmes bien nées; enfin, avec toutes ces traditions de famille qui donnent un prix infini au moindre buisson et aux vieilles

murailles, héritage souvent plus que modeste de parents chéris qu'on croit voir revivre encore dans les lieux qu'ils ont habités et qu'ils ont aimés.

Bientôt nous atteignîmes le superbe parc de Richmond. Tout ce que j'ai dit en parlant des parcs de Londres est peu de chose pour ce qu'il y aurait à dire de celui-ci, dont la position admirable en fait un séjour délicieux. Les immenses prairies, les bois, les arbres gigantesques sont au-dessus de tout éloge. Il règne sous ces frais ombrages un calme qui se communique à ceux qui le visitent et semble repousser au loin toutes les agitations, tous les soucis de la vie. La nature, sublime de fraîcheur et de grâce, remplit l'âme d'une douce poésie, suave comme l'ondulation des feuilles que balance le zéphir, riante comme ces rayons de soleil éclairant çà et là, entre les branchages, les points de vue les plus délicieux ; pure comme ces eaux limpides qui laissent voir dans leur lit le moindre brin de mousse, et profonde comme cette immensité des cieux qui, étendant sur les beautés de la nature terrestre leur voûte azurée, semble nous montrer le ciel comme le protecteur du monde.

Il fait bon rêver à Richmond. Point de palais, point de musée à visiter : de la verdure, de l'eau, des fleurs, des troupeaux de biches légères et gracieuses; les timides hôtes des buissons ou des bruyères apparaissant çà et là pour disparaître aussitôt, effrayés par la vue de l'homme. Le ramage délicieux des oiseaux qui se répondent de branche en branche et remplissent les airs de leurs joyeuses chansons; le doux murmure des cascades; tout ravit, tout enchante, tout porte à l'âme ces douces émotions de bonheur que peuvent seules faire naître les œuvres du Créateur.

De Richmond à Hampton-Court, les chemins sont bordés de maisons de campagne de modeste apparence, avec leurs promenades en miniature, ou de superbes châteaux avec de magnifiques ombrages. Tout était animé et plein de vie. C'était un dimanche; la population entière de Londres avait reflué vers les faubourgs et poussé au loin sa promenade. Une foule parée, mais tranquille, couvrait les routes. Partout des groupes de promeneurs, des familles entières se délassant sur une verte pelouse des fatigues de la semaine, avec une tranquille joie, bien différente des bruyants ébats que le Parisien prend

aussi le dimanche dans les environs de la capitale. Point de jeux, point de danses, point de plaisirs ; la vue de la nature semble suffire, et elle suffit en effet.

Nos voitures s'arrêtèrent. Nous étions arrivés au superbe palais du célèbre Wolsey. Cet immense édifice du XVIe siècle offre une masse imposante, divisée en trois corps de bâtiments et renfermant des cours spacieuses et ornées. Son architecture est pleine d'une majesté grave; de tous côtés, il présente cependant des profils imprévus : l'est n'offre qu'une façade uniforme et moderne, tandis que la partie de l'ouest et l'intérieur des cours sont d'un style gothique parfois sévère et souvent orné d'admirables sculptures. C'est un palais remarquablement beau et grand. La position en est fort agréable et, de plus, excessivement saine.

Les archives de la paroisse d'Hampton racontent que l'archevêque d'York, Thomas Wolsey, primat d'Angleterre, depuis lord-chancelier, favori d'Henri VIII et légat du Saint-Siége, voulant bâtir une résidence proportionnée à sa haute fortune, et désirant y vivre le plus longtemps possible, forma un comité de savants médecins anglais et étrangers, et leur donna l'ordre de par-

courir les environs de Londres, d'en étudier le climat et la salubrité, et de choisir le lieu dont l'air, l'eau et la situation leur paraîtraient réunir tous les avantages possibles pour la santé de ceux qui l'habiteraient.

L'exament fut fait consciencieusement, et Hampton fut désigné comme possédant l'air le plus sain, l'eau la plus pure, dans les limites assignées à leurs recherches. D'après ce rapport de la science, l'ancien manoir, appartenant par légation pieuse aux religieux de Saint-Jean de Jérusalem, fut acheté par l'archevêque. On garde encore au musée britannique l'acte de vente, tel qu'il fut donné le 11 janvier 1514. J'en ai lu la copie avec intérêt. Les conditions du marché furent singulières, les charges nombreuses, et, ce qui est digne de remarque, c'est qu'on ne vend que pour cent ans, ou plutôt pour quatre-vingt-dix-neuf années, après lesquelles on accorde aux héritiers de l'archevêque le droit de racheter une, puis deux fois pour autant de temps. Cela fait donc trois siècles, qui seraient maintenant écoulés, et les Hospitaliers de Saint-Jean ou leurs successeurs rentreraient dans tous leurs droits de possession. Hélas! le pauvre prieur du monastère de Clarhenwel, qui apposa

son nom au bas de l'acte, ne se doutait pas que, avant la moitié de ce premier siècle de vente, les religieux seraient dispersés, les couvents détruits, et que leurs biens s'engloutiraient tous dans le gouffre béant et toujours vide des trésors du roi.

Lorsque l'antique manoir eut fait place au magnifique palais d'Hampton-Court et que tout le luxe du cardinal-chancelier en eut fait une demeure somptueuse et royale, le peuple commença à murmurer d'une si prodigue magnificence, et le roi lui-même demanda à son favori quel pouvait être son dessein en construisant un palais plus beau que tous ceux du roi d'Angleterre. « C'était, sire, répondit le cardinal, pour essayer « d'en faire une demeure digne du grand mo- « narque à qui je viens l'offrir. »

Le compliment et le *petit cadeau* plurent infiniment à Henri, qui donna à son tour au cardinal le château de Richmond, ancienne et favorite résidence des monarques, et surtout de Henri VII.

Wolsey ne jouit pas longtemps de sa haute faveur ; tout le monde connaît son illustre disgrâce, son exil dans son archevêché d'York, les vertus qui y rachetaient ses fautes, le pardon de

Catherine d'Aragon, et la mort misérable de cet homme naguère si puissant, et qui, entraîné à Londres sous le poids d'une accusation grave, succombe en route à ses infirmités, en regrettant hautement, dans ce moment suprême, de n'avoir point servi son Dieu avec le même dévouement que le maître cruel dont il reçoit une si triste récompense.

Henri continua à habiter Hampton-Court. C'est là que mourut Jeanne Seymour, en donnant le jour à Edouard VI. Le roi, au désespoir de perdre celle qui lui avait coûté le supplice d'Anne Boleyn, quitta brusquement une résidence qui lui devenait insupportable.

Il y reparut cependant avec sa cinquième femme, Catherine Howard, et bientôt, après un nouveau crime, il y épousa Catherine Parr.

Les habitants d'Hampton-Court sauvèrent Edouard VI d'une conspiration, au moment même où le château allait être forcé ; et cette résidence ne cessa d'être chère à ce jeune prince, qui, ainsi que ses successeurs, en fit son séjour favori.

On y vit la reine Marie et son époux, Philippe II d'Espagne, y passer les premiers mois de leur union dans cette profonde retraite habi-

tuelle aux mœurs sévères du monarque espagnol. Elisabeth, au contraire, fit renaître à Hampton les fêtes, les jeux et les festins. Jacques Ier y tint les fameuses conférences presbytériennes. Charles Ier et Henriette de France y cherchèrent un abri contre les révolutions de Londres, et le souvenir d'Hampton-Court est intimement lié à l'histoire des dernières années de ce roi malheureux, qui y fut amené en prisonnier après y avoir si longtemps habité en maître.

Le château fut livré au pillage, puis vendu par le Parlement à un député des communes. Cromwell, le Protecteur, l'ayant racheté en 1656, y maria sa fille Elisabeth. Les rois d'Angleterre, remontés sur le trône, retournèrent aussi à Hampton. Marie et Guillaume III surtout en firent leur résidence habituelle, et la reine voulut broder avec ses dames la décoration entière d'un des salons du palais. Georges II et Caroline de Brandebourg furent les derniers souverains qui habitèrent le château de Wolsey.

Telle est l'histoire d'Hampton-Court.

Aujourd'hui les bâtiments de l'ouest servent d'habitation à de nombreuses familles particu-

lières, logées par le gouvernement, en récompense de leurs services. Le reste est un musée de peintures dont nous entreprîmes la visite, en commençant par une vaste cour ornée des statues des empereurs romains, envoyées de Rome par le pape Léon X au cardinal Wolsey, pour l'ornément de son palais.

Nous traversâmes une trentaine de salles d'une richesse de décoration qui ne peut être surpassée que par les chefs-d'œuvre de peinture qui en recouvrent les murailles. Les portraits, les paysages, les allégories, les tableaux d'histoire de Holbein, du Titien, de Van Dick, du Correggio, de Paul Véronèse, du Tintoret, de Raphaël, et de tant d'autres peintres célèbres, arrêtent, attachent, enchantent et font couler de longues heures sans sentir la fatigue, en admirant de tels pinceaux.

Dans une de ces vastes salles, appelée la *Chambre des Guides*, nous vîmes de délicieux modèles des temples d'Athènes, de Ségeste; des tombeaux de Palmyre, de l'arc de Constantin, et d'autres monuments célèbres, imités en miniature avec une exactitude qui paraît fabuleuse. On nous montra aussi les lits de parade de plusieurs reines, et enfin nous entrâmes dans la grande

salle ou *hall*, indispensable en Angleterre dans tous les palais.

Celle-ci mériterait à elle seule un chapitre tout entier, si je voulais dépeindre les vitraux magnifiques et les admirables reliefs qui l'embellissent, et si je prétendais raconter tout ce qui s'est passé dans cette salle depuis qu'elle fut construite. Son style gothique est d'une harmonie parfaite, et la grandeur du tout est aussi digne d'éloge que la finesse des détails. Elle fut, dit-on, dessinée par le cardinal et achevée par Henri VIII, lorsque Anne Boleyn était au comble de la gloire et de la puissance, car ses initiales sont partout réunies à celles du roi.

Mais cette immense salle n'a pas toujours servi à de somptueux banquets. Sous Elisabeth, elle fut transformée en théâtre ; c'est là, dit-on, que parurent pour la première fois les chefs-d'œuvre de Shakespeare. Sous Georges Ier, il y eut aussi plusieurs représentations théâtrales, et on y joua entre autres : *Henri VIII ou la chute de Wolsey*.

Le lieu ne pouvait être mieux choisi pour impressionner les spectateurs et leur rappeler que les grandeurs, les dignités, les richesses du monde et la faveur des rois sont des biens

éphémères, qu'un instant fait disparaître sur cette grande scène du monde, dans laquelle nous sommes tous acteurs, et où les rôles d'un jour sont souvent si différents de ceux du lendemain.

Ah! Wolsey, quand tu te plaisais à donner toi-même le plan de cette salle superbe, quand tu y plaçais avec éclat tout ce qui pouvait plaire au monarque à qui tu allais l'offrir, combien tu étais loin de penser qu'on y parodierait plus tard le drame affreux dont ton maître bien-aimé allait te rendre le héros!...

Nous étions fatigués de voir, et cependant nous nous arrêtâmes longtemps encore à examiner les admirables dentelures de la voûte, la beauté des tentures, l'éclat des vitraux aux mille figures historiques et curieuses, et ce règne à jamais fatal à la religion et mémorable pour l'Angleterre.

En sortant de Hampton-Hall, nous avions encore à voir les superbes jardins dignes de ce somptueux palais. Mais l'heure était avancée; nous ne fîmes qu'en parcourir quelques allées, voir le cep de vigne qui en est une des merveilles, par sa grandeur de plus de cent pieds, et jeter un coup d'œil sur l'entrée d'un épais laby-

rinthe, tracé, dit-on, par Guillaume III, et dont nous ne serions pas sortis de sitôt si nous eussions essayé d'en visiter les détours. D'ailleurs, il était presque nuit, et nous étions à treize milles de Londres : il fallut donc partir.

Nous regagnâmes nos voitures en silence, et le labyrinthe d'idées et de réflexions dans lequel nous restâmes longtemps plongés nous dédommagea amplement de ne nous être point perdus dans le labyrinthe du parc.

XV

CHELSEA

En visitant Chelsea après Hampton-Court, nous ne faisons que tourner une page de l'histoire. A côté de Wolsey vient tout naturellement se placer Thomas Morus, qui lui succéda dans la garde des sceaux; et, du superbe palais du cardinal, on aime à se transporter dans l'humble retraite où son modeste successeur allait se délasser, au sein de sa famille, des pénibles devoirs de sa charge et de la contrainte de la cour.

Durant tout le trajet, étrangère aux objets qui m'environnaient, et ne jetant qu'un coup d'œil distrait sur les folles et coquettes habitations *d'un siècle* semblables à celles qui m'avaient tant frappé la veille, je vivais au XVIe siècle, repassant en esprit jusqu'aux moindres détails de l'intéressante histoire de Morus. Je le voyais parcourir cette route, bien différente alors de ce qu'elle est aujourd'hui, ou suivre lentement sur une barque pavoisée le cours de la Tamise, préoccupé par les événements qui attristaient son cœur et qu'il ne pouvait éviter, malgré sa puissance et l'amitié du roi. J'essayais de sonder les pensées du grand homme, ses réflexions sur le sort de son illustre prédécesseur, sur celui qui l'attendait sans doute s'il continuait à n'écouter que la voix de sa conscience, sur les passions d'Henri et sa volonté de fer, sur les malheurs de Catherine, sur les coupables triomphes d'*Anne* Boleyn, et même sur les révélations politiques de la *sainte fille de Kent*. Puis j'aimais à le considérer à Chelsea dans cette gracieuse mais plus que modeste demeure d'un chancelier d'Angleterre, oubliant ses soucis et ses peines dans l'expansion d'une sainte amitié avec l'illustre évêque de Rochester, cet ami incomparable, ce guide, cet émule qui devait

mourir comme lui pour la défense d'une même cause : celle de l'Eglise et de son indissoluble unité. Je voyais cette figure, empreinte d'une majesté si calme, s'épanouir encore par un rayon de bonheur aux caresses de cette fille chérie qui, seule dans la famille, avait su par son âme ardente comprendre celle de son père et en adoucir les tourments. Puis, dans un coin de ce tableau d'intérieur, je voyais apparaître le tigre guettant sa proie, sous les traits du perfide Cromwell, du servile Cranmer, qui tous deux mendiaient la protection d'un homme de bien, pour le perdre ensuite avec plus de sûreté, grandir par sa chute et s'élever, par un échafaudage de crimes, aux premières dignités du royaume et de cette Eglise nouvelle fondée sur un forfait.

Toute la vie de Morus semblait s'offrir à mes regards : je le suivais dans le cabinet du monarque à qui, le premier, il osait résister; je voyais la colère de Henri succéder aux témoignages d'affection et de confiance; j'applaudissais le chancelier dans sa fermeté et dans sa noble retraite; je le voyais ensuite saisi, emprisonné; je l'accompagnais à la barre des criminels où Cromwell le condamne; dans les cachots

où la piété filiale de Marguerite et la constance de l'évêque de Rochester le consolent et l'encouragent; enfin à l'échafaud, où la couronne du martyr le récompense..... et....., au milieu de tous ces tableaux, palpitants d'intérêt, j'arrivais à Chelsea.

Là, tout devait me parler de Morus, et aucun écho ne répondait à mes pensées! J'aurais voulu voir son image sur tous les lieux, trouver quelqu'un de ces monuments que les Anglais sèment avec prodigalité pour rappeler les moindres événements; je désirais voir sa maison, son jardin, et trouver à Chelsea au moins un souvenir de mon héros. Hélas! je ne rencontrai que l'oubli. En vain je demandai de tous côtés quelques données sur le lieu de sa résidence, je ne pus en recueillir aucune trace. M'adressant tour à tour en anglais et en français, de crainte de n'avoir pas été comprise, je n'obtenais aucun renseignement. *On ne connaissait pas Thomas Moore.* Peu s'en fallut que je me misse à raconter son histoire pour essayer d'éveiller un souvenir de cette illustre victime. Pourtant un gardien de l'hôtel des Invalides parut me comprendre : il me dit qu'en effet Morus avait existé (c'était bien le moins à savoir), qu'il avait demeuré à Chelsea, que sa

maison *devait* subsister encore, mais qu'il ne savait où elle était (1).

Je remerciai mon *savant* interlocuteur et je ne poussai pas plus loin mes recherches.

Au fait, les Anglais ont raison de vouloir oublier ceux qui, comme Thomas Morus, ont conservé la pureté de leur foi jusque sous la hache du bourreau. Puisqu'ils n'ont pu servir de modèle, ils n'éveilleraient que des remords. Laissons donc ce Chelsea ancien, dont toute la poésie semblait s'être évanouie tout à coup.

Visitons le Chelsea moderne.

Voilà des gens empressés à nous montrer l'hôtel des Invalides des armées de terre, à nous en faire parcourir les salles, les dortoirs, les réfectoires et les vastes cours. Ici on nous montre de vieux soldats de la bataille de Waterloo, là un centenaire qui a été maintes fois couvert de blessures ; on nous conduit à la chapelle, décorée d'une multitude de drapeaux enlevés aux ennemis. Nous détournons la tête pour ne pas y reconnaître nos couleurs, et nous continuons à visiter l'hôtel, qui, il faut le dire, n'est pas à la

(1) Je sus plus tard que j'avais passé tout près en faisant d'autres excursions, et je regrettai de l'avoir ignoré.

hauteur des autres établissements de ce genre, et en particulier de celui de Paris. Fondé par Charles II, et orné de la statue et de plusieurs portraits de son fondateur, l'hôtel des Invalides de l'*armée de terre* n'est pas soigné aujourd'hui et semble montrer que l'Angleterre est peu forte de ce côté-là.

Chelsea possède aussi un asile militaire où huit cents enfants des soldats de l'armée régulière sont nourris, entretenus et instruits. L'édifice est tout moderne; il est entouré de hautes murailles, et les enfants y sont soumis à la discipline militaire. Mais quelque intérêt que cette institution pût nous offrir, Chelsea avait été dépouillé pour nous de tout son prestige, et nous nous hâtâmes de lui dire adieu.

XVI

GREENWICH

Il semble que nous n'avons pas quitté la capitale, dont les maisons et les rues paraissent continuer encore, et déjà nous sommes dans le comté de Kent, à six milles de Londres, dans la célèbre ville de Greenwich, autrefois résidence royale, où Charles-Quint vint surprendre la cour d'Angleterre et faire une visite à Catherine d'*Aragon,* sa tante, et à son *cher oncle* Henri VIII, peu de temps avant l'entrevue du camp

du Drap-d'Or, dont il cherchait à paralyser les effets.

C'est là que Catherine languit longtemps dans les larmes, en attendant le cardinal Campezzio, dont les décisions devaient être si peu écoutées. C'est là aussi qu'eut lieu ce fameux tournoi où Anne Boleyn entra en souveraine et d'où elle sortit prisonnière pour être conduite à la Tour. Là encore, Charles Ier, surpris par les Têtes Rondes, fut contraint de fuir par une fenêtre intérieure qu'on montre encore dans le magnifique hôpital ou hôtel des Invalides de la marine anglaise. Ici la superbe reine des mers ne devait rien négliger pour le bien-être de ces héros mutilés; elle les a entourés de tout le luxe compatible à cet établissement.

C'est un palais somptueux composé de cinq corps de bâtiments, portant tous le nom d'un roi ou d'une reine d'Angleterre, et dont deux ailes grandioses, séparées par une vaste place ornée de la statue de Georges II, font face à la Tamise, qui se présente à Greenwich plus belle, plus large, plus imposante que partout ailleurs et couverte d'une multitude innombrable de vaisseaux de toutes grandeurs.

C'est un coup d'œil magnifique : on regrette

de le perdre de vue pour aller visiter les salles de l'hôtel, qui méritent cependant d'être parcourues et admirées. Tout y est parfaitement tenu : 2,700 pensionnaires peuvent y être logés à l'aise. On nous fit entrer dans le réfectoire, où était déjà préparé, sur de petites tables disposées chacune pour quatre personnes, le pain et le beurre devant servir au repas du soir; puis on nous fit passer dans les cuisines, moins célèbres que celles de Windsor, mais qui ont bien aussi leur intérêt, par la manière étonnante avec laquelle, à l'aide de la vapeur, on prépare en un instant le thé des invalides. L'eau venait de bouillir, l'infusion était faite, et s'échappant à gros bouillons d'une immense chaudière, le nectar anglais venait, tout parfumé, couler avec le lait dans les nombreux vases d'étain se succédant avec une rapidité féerique sous les tuyaux de ces fontaines jaillissantes qui paraissaient inépuisables.

On poussa la complaisance jusqu'à nous énumérer les livres de thé, de sucre et de lait que contient chaque jour la fabuleuse chaudière qui doit *servir le thé* à près de trois mille Anglais.

J'avoue que tout en admirant cet ingénieux appareil nous ne pûmes nous empêcher de rire

en pensant aux contes dont on endort les petits enfants, et où si souvent figurent les fontaines de lait ou de sirop.

Tout est parfaitement entendu à Greenwich pour le bien-être et même l'agrément des invalides; ils ont, entre deux belles cours et de vastes salles, une bonne bibliothèque et un cabinet de lecture où les journaux peuvent leur permettre de prendre part encore, du fond de leur retraite, aux expéditions lointaines et aux combats de leurs compatriotes.

Nous montâmes dans les dortoirs qui sont formés d'une multitude de petites cellules meublées quelquefois même avec luxe et ouvrant toutes sur une salle commune, longue, aérée, immense et terminée... par un buste colossal de Nelson!

Mais ce n'était pas assez de voir le grand amiral présider le dortoir des marins invalides, qui reposent sous son égide comme ils combattaient sous ses ordres, car à Greenwich il y a encore des guerriers de Trafalgar. Il fallait là une sorte de culte pour le grand homme, et bientôt nous eûmes à visiter un musée de peintures représentant les marins célèbres et qui est pour ainsi dire totalement rempli par Nelson. Une

longue suite de tableaux le montrent dans toutes les particularités de sa vie, depuis sa naissance jusqu'au moment de sa mort, sur ce même vaisseau dont nous avons vu un fragment dans les salles de Windsor. Après les peintures viennent les reliques du grand homme, et l'on y conserve sous verre les habits tachés de sang que portait le héros en mourant et même à la bataille du Nil.

Outre l'hôpital, il y a encore à Greenwich une maison splendide pour les écoles des enfants d'invalides. Puis, comment passerais-je sous silence cet observatoire dont la réputation est européenne, et dont les instruments admirables sont, dit-on, les meilleurs de cette partie de notre globe. Nous avons pu en admirer quelques-uns à Paris, à l'exposition universelle, mais en les considérant de loin, c'est comme lorsqu'on entre dans une bibliothèque pour ne voir que la reliure et à peine les titres des ouvrages qui y sont renfermés. Il faudrait pouvoir s'en servir soi-même pour planer entre cieux et terre, découvrir les beautés des myriades d'étoiles qui échappent à notre vue bornée, admirer les nouvelles planètes qui, chaque jour, viennent grossir le répertoire des savants; pro-

mener nos regards sur les plaines, les mers et les montagnes de la lune; examiner jusqu'à la vapeur des nuages et voyager longtemps dans ce monde nouveau invisible, qui pourtant nous entoure et dont le moindre atôme renferme souvent des merveilles de beauté et de grandeur devant lesquelles la science humaine s'incline en proclamant la puissance de cette main créatrice et divine qui, sous un grain de poussière, a su rassembler des prodiges.

Mais nos courses à Londres et dans ses environs ne pouvaient se transformer en voyages dans les régions célestes ; déjà les jours s'étaient rapidement écoulés, la semaine touchait à sa fin et les instants ne suffisaient pas pour tout ce que nous avions à voir encore.

XVII

ENCORE UNE PROMENADE DANS LONDRES

Lorsqu'on arrive quelque part, le premier soin est de jeter un coup d'œil sur l'ensemble de tout ce que l'on a à voir, puis ensuite on en visite chaque partie, on s'y arrête, et enfin, sur le point de s'éloigner, on découvre mille choses que l'on voudrait examiner encore, on va les voir à la hâte, on les entasse l'une sur l'autre dans un seul jour, souvent dans une demi-journée, puis

il faut encore jeter un dernier coup d'œil sur le tout dont ont a vu les détails, et qui apparaît alors dans un jour tout nouveau; tout est plus clair, tout se dessine mieux et se grave plus profondément dans l'esprit.

C'est ainsi qu'en parcourant Londres pour la dernière fois, nous aimions a revoir le dôme de Saint-Paul, les tours de Westminster, la façade du Parlement, les chères chapelles où nous avions puisé de si salutaires pensées, les parcs qui nous avaient ravis, les palais qui, pour nous, n'étaient que des musées historiques.

Puis, voulant avoir une idée du commerce de cette grande ville, nous nous arrêtâmes sur le pont de Londres, *new London bridge*, au centre de ce port immense formé par un fleuve majestueux au sein même d'une grande ville, nous vîmes des milliers de vaisseaux et des centaines de bateaux à vapeur partant pour tous les coins du monde, ou se promenant simplement d'une partie à l'autre de cette immense cité.

Nous visitâmes les *docks*, vastes magasins qui servent d'entrepôt aux marchandises de l'Inde, et dans lesquels se trouvent enfouis des millions en foulards ou en boîtes de thé.

Nous pénétrâmes jusque dans les fabriques de

cette porcelaine anglaise, si réputée, et dont les dessins nous causèrent de délicieuses surprisés, en offrant à nos regards des sites bien aimés.

Nous parcourûmes les vastes salons des joailliers où se trouvaient étalés des bijoux préparés pour la plupart des cours de l'Europe.

Nous voulûmes voir aussi les théâtres pleins d'excentricités britanniques. Dans l'un nous vîmes une chasse au renard où des chevaux pleins de vie galoppaient à qui mieux mieux. Dans un autre, une parodie incroyable, chargée comme les caricatures anglaises, du drame de Sardanapale.

Dans un troisième, de bons bourgeois s'établirent bien tranquillement en scène à faire leur thé et à rôtir du jambon, pour manger le tout à nos yeux avec un sang-froid comique.

Ailleurs nous fûmes témoins des féeries les plus féeriques, avec des bois enchantés, des esprits, des diables, des déesses, des grottes de fées, des fontaines magiques, des fleurs parlantes, et tout ce que l'imagination du Nord peut créer de plus fantastique.

Puis, le plus beau de tous les théâtres de Londres, nous le vîmes... de jour... Qu'en dirai-

je? rien; sinon que, si j'eusse été passionnée pour ces sortes de divertissements, la vue seule de cette espèce de squelette m'en eut dégoûtée à jamais.

A ce vain amas de mensonge, de fictions et de vices, il faut les ténèbres de la nuit et les flots de cette lumière artificielle inventée par l'homme, pour renverser dans ses assemblées l'ordre de la nature, en employant à ses plaisirs la nuit que Dieu créa pour le repos.

Comme tout ce qui est faux, les théâtres redoutent la lumière du soleil!...

L'heure du départ avait sonné.

En partant, nous pûmes encore voir de loin le fameux palais de cristal, transporté de Hyde Park à Syddenham et qui était encore en construction; puis nous vîmes se dérouler à nos yeux le charmant panorama dont nous avions été privés à notre arrivée:

Londres avec ses édifices, son port, sa splendeur, son activité et son étendue immense, avait disparu au loin en nous laissant des souvenirs ineffaçables.

Bientôt l'Océan vint nous montrer d'autres grandeurs, et une traversée délicieuse nous réconcilia avec ses flots.

Longtemps nous regardâmes la côte d'Angleterre, semblable à une belle émeraude enchâssée dans l'émail; puis, peu à peu, elle s'effaça à l'horizon, enveloppée dans son éternelle ceinture de vagues.

Le bateau s'arrêta : nous étions en France.

FIN DES SOUVENIRS DE LONDRES.

A NOS LECTEURS

..... Ici s'arrêtent les *Souvenirs de Londres*, tels que les a recueillis et que nous les a adressés l'auteur..... Mais le volume n'est pas achevé, et nous ne voulons pas priver nos lecteurs du plaisir de suivre, pendant une vingtaine de feuil-

lets de plus, l'aimable touriste dont les souvenirs si vivants et si pleins d'attraits n'ont pu manquer de les intéresser.

Nous n'hésitons donc pas à leur faire franchir soudain quelques centaines de lieues, pour les conduire au sein de la vieille et pittoresque Espagne.

Aussi bien, il ne nous semble guère possible de séjourner aussi longtemps que nous venons de le faire en Angleterre, de pénétrer si intimement au fond de ses mœurs et de son caractère, sans y prendre quelque chose de l'humeur entreprenante et voyageuse de ses habitants; sans y puiser un peu de cet amour pour les lointaines excursions, qui leur fait considérer le tour de l'Europe comme une simple promenade et un jeu d'enfant.

Londres n'a-t-il pas d'ailleurs sans cesse de

rapides steamers prêts à partir pour toutes les plages du monde ! L'occasion est aisée et engageante, et comme les routes de l'Océan ont perdu ces dangers, ces incertitudes, ces lenteurs, qui étaient, il y a peu d'années encore, l'objet d'un juste effroi pour les paisibles habitants du continent; comme à bord, au lieu de l'insupportable cabine des navires à voiles d'autrefois, on trouve cette élégance, ce *comfort* parfait, en lequel les Anglais sont passés maîtres, la plus craintive, la plus délicate de nos lectrices peut, sans la moindre hésitation, se hasarder à braver la mer.

Le but qui leur est proposé vaudrait bien d'ailleurs la peine de s'imposer quelque fatigue, d'affronter quelque péril.

Il ne s'agit, en effet de rien moins que d'aller visiter, dans son antique splendeur et dans sa

moderne gloire, une des villes les plus célèbres de l'Espagne : cette fière cité aragonaise, dont le nom se trouve intimement lié à un des plus grands et des plus glorieux souvenirs du temps de l'Empire.

Saragosse ! Quelle famille, ayant compté un fils dans l'armée d'Espagne, n'a enregistré ton nom, soit comme un triste mais glorieux *memento* de deuil, soit comme un titre irrécusable de vaillance ?...

Saragosse ! Que de généreux enfants de la France s'illustrèrent ou succombèrent sous tes murs ! Que de larmes maternelles ton nom fit couler ! Que mâles poitrines il fit battre avec orgueil, et que d'échos il réveille encore parmi nous !...

Mais laissons parler mademoiselle d'Oviedo ; laissons-lui, avec ce pinceau habile qui vient de

nous transporter en réalité au milieu des merveilles britanniques, tant leur portrait était vivant et fidèle, retracer le grave et splendide tableau de la noble, patriotique et fidèle cité de Notre-Dame del Pilar.

Sans plus tarder, partons donc pour Saragosse avec notre gracieuse et spirituelle conductrice.

SARAGOSSE

I

Dans une des vastes plaines de la noble et fertile Espagne, sur les rives verdoyantes d'un fleuve majestueux, s'élève une ville célèbre dont l'antiquité remonte aux premiers âges du monde. Ses portes, presque toutes monumentales; ses murailles, ici noircies et criblées de balles, là

restaurées ou nouvellement construites, portent le cachet d'une guerre désastreuse et d'une résistance opiniâtre, dont les marques sont autant de glorieux blasons que le fier Aragonais, avec son gilet de velours, sa large ceinture violette, la tête entourée d'un mouchoir en forme de couronne, les pieds chaussés de sandales, la *manta* (1) négligemment posée sur l'épaule et le cigare à la bouche, contemple avec un superbe sourire de gloire et d'indépendance.

C'est Saragosse.

Malgré ses nombreuses transformations, cette ville illustre conserve encore sur les bords de l'Èbre la forme elliptique que lui donnèrent les Romains. L'aspect extérieur de ses édifices tient à la fois du style primitif des temps les plus reculés, de la solide architecture romaine, des bâtiments arabes et de la restauration moderne du XIXe siècle.

La fondation de Saragosse est enveloppée dans de profondes ténèbres. On sait seulement qu'avant l'invasion romaine elle était connue sous

(1) La *manta* est une espèce de couverture de laine rayée de couleurs éclatantes, et qui sert de manteau dans la plupart des provinces d'Espagne.

le nom de Salduba, qui indique mieux que toute autre donnée son incontestable antiquité.

Quelques chroniqueurs font dériver ce nom de l'hébreu et traduisent sa signification par ces mots : « Son bouclier est Baal. » Plusieurs historiens, tout en convenant que la langue hébraïque dut être celle des premiers Ibères, assurent que Salduba signifie : « Possession de Thubal, » qui, disent-ils, fonda cette ville 242 ans après le déluge universel. D'autres encore ne trouvent dans ce nom qu'un témoignage du culte qu'on y rendait au soleil.

Quoi qu'il en soit, Salduba commence à occuper une place dans l'histoire au moment où la domination romaine s'établit enfin sur la riche Ibérie. Déjà fort considérable, elle attira les regards du vainqueur d'Actium, tant par son excellente position naturelle que par les immenses avantages de sa situation politique, car elle se trouvait comme le centre de trois importantes provinces : la Celtibérie, l'Edétanie et la Vasconie. Il résolut de l'agrandir, et en distribua les terres à ses vétérans, par les soins desquels se fonda bientôt une colonie romaine. On vit alors des guerriers couverts de la toge, et le front couronné des lauriers de la victoire, élever de leurs

propres mains les murailles d'une plus vaste enceinte autour de l'antique Salduba, qui, ensevelie plutôt que cernée par tant d'édifices nouveaux, perdit jusqu'à son nom et ne fut plus nommée que Cœsar-Augusta.

II

Mais tandis que l'aigle romaine étendait enfin ses ailes sur cette Espagne si longtemps convoitée, et que ses nombreuses légions, souvent écrasées et anéanties au sein même de leur triomphe, avaient réussi à ranger la Péninsule sous les lois de la maîtresse de l'univers, un autre empire, fondé sur le Golgotha par le sang divin du Sauveur, s'étendait rapidement sur la terre pour porter partout la salutaire rosée de sa foi, de sa doctrine et de son baptême. Douze pauvres pêcheurs partaient de Jérusalem afin d'aller régénérer le monde, et l'un d'eux arrivait en Espagne pour y annoncer la religion nouvelle scellée par la mort d'un Dieu.

Jacques le Majeur, apôtre vénéré de la Pénin-

sule hispanique, s'arrêta à Cœsar-Augusta, et l'année 38 de l'ère chrétienne, il y ordonnait l'immortel Anastase, premier prélat de cetie ville et chef de cette longue suite d'évêques et d'archevêques qui ont occupé jusqu'à nos jours ce siége célèbre.

A l'époque de l'invasion des Barbares, Cœsar-Augusta, quoique devenue une importante ville romaine, légalement attachée aux drapeaux des empereurs, à qui elle devait sa gloire et sa puissance, subit cependant, après une longue et infructueuse résistance, le joug des Suèves, sous lequel était tombée aussi Tarragone, sa métropole.

Ce fut Réquiario qui s'en rendit maître en 452, mais sa domination ne fut pas de longue durée.

En 466, Cœsar-Augusta tomba au pouvoir des Goths et reçut des lois de leur roi Eurico et de ses successeurs, qui profitèrent de la décadence de l'empire romain pour étendre leur domination sur presque toute l'Espagne, où ils furent les premiers à fonder une monarchie *espagnole.*

Depuis lors, la ville d'Auguste n'offre plus rien de remarquable et de bien avéré jusqu'à la con-

10.

quête des Arabes, mais elle est souvent nommée dans les annales de la monarchie gothique, comme une cité importante qui, surtout dans le VIIe siècle, jouait un grand rôle dans l'histoire ecclésiastique d'Espagne.

Lorsqu'au VIIIe siècle les hordes musulmanes se répandirent comme un torrent sur la Péninsule, et que la stupeur causée par cette invasion subite eut glacé tous les courages, les murs de Cæsar-Augusta offrirent, comme les montagnes des Asturies, un asile aux cœurs généreux qui redoutaient l'esclavage.

Mais Taric, chef arabe, ne tarda pas à l'attaquer pour s'en faire lui-même un boulevard contre les chrétiens des Gaules. La résistance fut opiniâtre, et l'arrivée du valeureux Muza et de ses troupes aguerries put seule faire pencher la victoire du côté du croissant, qui entra en triomphe dans la ville vaincue.

Dès lors le nom de Cæsar-Augusta, se corrompant peu à peu dans la bouche des Arabes, devint bientôt Sarcosta, et enfin Zaragoza (Saragosse), nom qu'elle porte encore aujourd'hui.

III

Traitée commes les autres villes d'Espagne, avec la tolérance du Coran, Saragosse, qui, pour payer le tribut au vainqueur, avait dû livrer la plus grande partie de ses richesses et les trésors de ses églises, fut cependant libre de conserver sa foi et ne cessa de lui être fidèle, malgré les mosquées dont on la dota et les rites idolâtres dont elle eut si longtemps le triste spectacle.

Son importance politique croissait de jour en jour comme ville musulmane. C'était le rempart que l'islamisme opposait aux peuples catholiques du nord, et son nom se trouve mêlé à toutes les guerres du temps et à toutes les discordes intestines de ses nouveaux maîtres.

En 778, Soliman, qui la gouvernait, feignant une soumission aveugle à Abd-el-Rhaman, chercha en secret à se rapprocher du roi des Francs et parvint à l'attirer en Espagne.

Mais Charlemagne y parut en vainqueur, s'empara du pays jusqu'aux bords de l'Èbre, et vint

camper devant Saragosse avec une armée formidable.

Cette attitude du conquérant ne pouvait convenir au chef arabe, qui n'aurait voulu que des forces auxiliaires, afin d'assurer sa révolte et de mieux combattre son maître.

Il refusa l'entrée de la ville au monarque français, et celui-ci, trompé dans son attente, fut obligé de reprendre précipitamment le chemin des Pyrénées, laissant son arrière-garde ensevelie dans les plaines de Ronceveaux.

De nombreux chefs se succédèrent dans le gouvernement de Saragosse, jusqu'au moment où Abu-el-Isakem Almanzor l'érigea en royaume musulman, et en fut le premier roi en 1014.

Ce prince, allié de Ramiro, roi d'Aragon, lui aida à envahir la Navarre et fut mis en déroute avec lui par son frère Garcia, dans les plaines de Tafalla.

Saragosse devait bientôt devenir elle-même capitale de ce royaume d'Aragon qui s'était formé si près d'elle.

En 1086, sous Ackmet II, son cinquième roi, elle fut assiégée par Sanche I de Navarre; le monarque musulman la défendit avec valeur, et l'arrivée de Yusuf força les chrétiens à lever le

siégo. Mais elle ne put résister aux armes d'Alphonse I, qui s'en empara, la rendit au christianisme, et en fit une des villes les plus considérables de son royaume.

Sous Ramiro-el-Monge, l'un des successeurs d'Alphonse, Saragosse redevint capitale, mais du royaume chrétien d'Aragon, qui lui donna une longue et glorieuse suite de rois.

IV

Ainsi, la ville d'Auguste, l'antique Salduba, après avoir été célèbre et puissante sous la dépendance des Césars et des rois goths, capitale d'un royaume arabe et boulevard du mahométisme, changeant tout à coup de maître et de destinée, vit avec bonheur, relever sur ses murs le signe sacré du salut, revivre ses cérémonies saintes, et entourer de splendeur et d'hommages ce culte vénéré, auquel la plupart de ses enfants étaient restés fidèles sous la domination du croissant.

A cette gloire religieuse, vinrent se joindre

celle dont les rois d'Aragon entourèrent leur diadème.

Dès lors, l'histoire de Saragosse devint celle de ces illustres monarques, et nous la voyons bientôt étendre sa domination sur Barcelone, Valence, Mayorque, Iviça, et la porter même au delà des mers pour faire asseoir ses rois sur le trône de Sicile, que la main de Constance, fille de Manfred, apporta à Pierre III.

Saragosse était à l'apogée de sa gloire quand le jeune Ferdinand Ier monta sur le trône d'Aragon. Tout dans ce prince lui faisait présager une nouvelle période de prospérité, et ce fut lui cependant qui, par son mariage avec Isabelle de Castille, fut la cause première, quoique non immédiate, de sa décadence et de son abaissement.

Elle ne perdit point d'abord, son titre de capitale; les deux royaumes furent réunis sans se dominer l'un l'autre. Chacun conserva ses *fueros*, ses *cortès* et ses priviléges.

La grande Isabelle résida même plusieurs années à Saragosse (de 1481 à 1487). Charles Quint et Philippe II y prêtèrent serment de respecter ses droits, mais le règne de ce dernier fut fatal à la capitale de l'Aragon.

Antoine Perez, ministre disgracié et fugitif, y reçut un asile. Philippe en fut irrité. Cette malheureuse affaire causa de sanglants débats, et Saragosse perdit depuis lors, avec une grande partie de ses priviléges, sa force et sa splendeur.

Au peu près dans le même temps, Tolède avait perdu aussi le siége de la royauté de Castille, et Madrid était devenue la capitale de l'Espagne.

Cependant plusieurs monarques jurèrent encore le maintien des lois aragonaises dans l'ancienne Cæsar-Augusta, qui joua un assez grand rôle dans la guerre de la succession espagnole. Elle prit parti pour Charles d'Autriche, dont elle défendit les droits avec intrépidité, et Philippe V fut une fois vaincu sous ses murs.

Mais la même année, livrée par Staremberg, elle dut ouvrir ses portes au monarque français, et perdit tous ses *fueros*, mais non son esprit d'indépendance.

Accoutumée depuis longtemps à ne recevoir d'autres lois que celles que lui dictaient ses propres *cortès*, elle parvint à en conserver un petit nombre, et son abaissement ne diminua rien de la fierté et de l'indépendance qui a tou-

jours caractérisé les Aragonais, et qui devait encore les couvrir de gloire en enfantant des traits d'un héroïsme rare et célèbre.

V

Le commencement du XIXe siècle devait amener de graves événements dans la Péninsule hispanique. Napoléon Ier, empereur des Français, venait de commettre une faute dont les suites allaient porter les premiers coups à sa puissance. Il envahit l'Espagne. Partout il paraît vainqueur : le roi est son prisonnier et il croit un moment que le trône est à lui.

Bientôt cependant, la nature espagnole relève avec orgueil cette tête qu'on croit abaissée et vaincue. Un soulèvement d'héroïque patriotisme éclate à Madrid (2 mai 1808). On s'arme « *non pour vaincre*, *mais pour mourir*, » et le sang de tant de victimes volontaires rejaillissant au loin, va comme une brûlante étincelle, enflammer tous les courages, et couvre bientôt la Péninsule d'intrépides guerriers.

Un cri d'indépendance sort de toutes les bouches, et bientôt une guerre acharnée surgit de toutes parts. Saragosse est une des premières villes à donner l'exemple d'un courageux enthousiasme. Madrid ne la vaincra pas en amour pour son roi et en haine pour la domination étrangère, et, nouvelle Numance, elle arrêtera devant ses murs les troupes nombreuses et aguerries de l'illustre vainqueur.

Palafox est nommé chef des troupes de la ville, qui ne se montaient alors qu'au nombre exigu de 200 hommes. La caisse des fonds publics ne renfermait pas plus de 2,000 réaux (526 fr.) et il semble à peine croyable qu'avec de si minces ressources on songeât même à se défendre.

Mais il y avait à Saragosse un trésor de patriotisme, de valeur et d'indépendance, qui suffisait pour constituer cette petite troupe en armée formidable.

Du reste, de nombreux Aragonais, animés du même enthousiasme, vinrent bientôt grossir le nombre des défenseurs de ce sol bien-aimé et se rangèrent sous les drapeaux de Palafox, qui, digne général d'un tel peuple, multipliant partout les moyens de défense, semblait communiquer même aux murs de la ville une force inconnue.

Bientôt il se lasse cependant d'attendre l'ennemi, et un mois à peine après l'héroïque journée de mai, il fait une sortie et s'avance lui-même vers les Français. Sa témérité lui coûta cher ; il est vaincu (14 juin) et se voit obligé de se replier sur la ville.

La douleur de la défaite redouble l'ardeur des soldats, et leur courageuse intrépidité attire sur eux les armées qui ne savent que vaincre.

Le général Lefebvre paraît aux portes de Saragosse avec une division française (15 juin) et l'attaque sur deux points à la fois ; mais il est victorieusement repoussé par la plus bizarre des résistances et se retire étonné.

Cette première victoire n'a d'autre résultat que celui qu'avait eu la précédente : elle augmente le courage et redouble un belliqueux enthousiasme.

Saragosse offrait alors, par ses préparatifs de résistance, le plus beau type de l'illustre Carthage dans le siége célèbre qui a immortalisé sa ruine. L'activité était incroyable au dedans comme au dehors; l'armée française avait demandé des renforts, celle des assiégés se doublait par de généreux volontaires.

Chaque jour était marqué par de nouveaux

combats, le siége se resserrait de plus en plus, et bientôt un affreux bombardement vint écraser sous les ruines fumantes de plusieurs de leurs édifices ceux qui ne voulaient que vaincre ou mourir (1er juillet). Les murailles, en s'écroulant, n'ouvrent point un passage aux assaillants; des remparts vivants se présentent de tous côtés et lancent la mort dans les rangs ennemis avec autant de promptitude que les bombes que ceux-ci leur envoient.

Partout on combat, partout on meurt ou on triomphe. Le bombardement continue plusieurs jours et les assiégeants se lassent avant les assiégés. Une situation si affreuse se soutint cependant pendant près de six semaines d'une lutte incessante et meurtrière.

Enfin, la veille d'une des fêtes les plus glorieuses de la Reine des cieux (14 août), Saragosse, éveillée par une détonation épouvantable, s'aperçoit qu'elle est libre et que l'armée française l'a abandonnée, après avoir fait voler dans les airs les débris du célèbre monastère de Sainte-Engracia.

A la joie d'un triomphe mérité par tant de bravoure, et acheté par tant de sacrifices, venaient pourtant se mêler de tristes pensées. Saragosse,

victorieuse, semble de nouveau pressentir ses malheurs; elle se fortifie, elle s'arme, et se prépare à donner encore les preuves les plus héroïques d'un patriotisme tel que le sien.

Ses prévisions ne la trompaient point. Un second siége, plus terrible, plus sanglant encore que le premier, devait mettre le sceau à sa gloire et en faire une glorieuse martyre de l'indépendance espagnole.

VI

Le 21 décembre de la même année (1808), Moncey, avec 16,000 hommes d'infanterie et 2,000 cavaliers, parut sur les hauteurs voisines et s'approcha de Saragosse; sept colonnes l'attaquent à la fois; mais, malgré leur valeur, les Français sont repoussés, et l'ancienne Salduba enregistre un triomphe de plus dans ses antiques annales.

On ouvre des négociations; le peuple de Saragosse répond avec une noble audace qu'il ne se rend qu'après sa mort.

Un nouveau bombardement répand partout l'horreur et la confusion (19 janvier 1809), mais ne diminue ni le courage ni l'enthousiasme d'un peuple qui regarde la mort comme une victoire quand il peut mourir pour sa patrie.

Peu de jours après, le maréchal Lannes arrive avec une nouvelle armée, et fait à Palafox des propositions de paix (22 janvier); mais, pour l'obtenir, il eût fallu se soumettre, et Saragosse avait encore des bras. On refuse tout accommodement, on ne veut que mort ou victoire. Ces paroles magiques volent de bouche en bouche et semblent porter partout une intrépidité nouvelle.

Cependant un ennemi intérieur, plus redoutable que le feu des assiégeants, vient fondre sur l'immortelle Saragosse. Une épidémie meurtrière étend ses ravages sur ses nobles défenseurs, et leur valeur héroïque n'en est point encore abattue. Lannes, frustré dans ses espérances de pacification, formule par une tactique habile une attaque générale, qui semble décisive, et se dirige à la fois sur tous les points fortifiés. Soixante bouches à feu lancent la mort et la destruction sur ce peuple qu'un autre fléau est venu désoler.

Les Français firent des prodiges de valeur, mais arrivés au pied des batteries, ils mouraient à la bouche du canon. A peine en possession d'un poste enlevé au prix de mille vies, ils se le voyait arracher de nouveau. S'ils s'emparaient d'un édifice, ils tombaient sous ses ruines. Tout habitant était devenu soldat. Chaque maison était une forteresse. Ce n'était plus aux murailles, c'était partout qu'existait le combat, et l'épidémie sévissait toujours. Une épaisse fumée enveloppait la ville héroïque, illuminée çà et là par les éclats des bombes.

La fusillade et les explosions ne servaient que d'échos à ces scènes d'horreur. La mine, dernier recours des assiégés, faisait sauter de toutes parts les rues et les édifices qui ensevelissaient sous leurs ruines et vainqueurs et vaincus. Chaque jour, chaque instant signalait de nouveaux désastres et diminuait le petit nombre d'intrépides défenseurs retranchés dans les parties de la ville où l'ennemi n'avait point encore pénétré. Mais chaque jour aussi réduisait à un plus petit espace ce boulevard de l'indépendance. La fièvre continuait ses ravages, et rien cependant n'annonçait qu'on songeât à se rendre.

Tout à coup un malheur nouveau vient fondre

sur ce peuple de braves. Palafox, l'intrépide général, l'âme de la résistance, le soutien, l'espoir des derniers combattants, est atteint du fléau destructeur. L'épidémie a marqué sa victime; elle seule a le pouvoir d'abattre ce héros que rien n'a pu faire plier : elle paralyse les efforts du valeureux guerrier. Il tombe, et la mort se présente; mais non la mort qu'il avait pu rêver, entouré des lauriers qu'il avait glorieusement entassés sous ses pas, non la mort reçue sur la brêche pour terminer une vie généreusement offerte, mais la mort hideuse, lente, et d'autant plus cruelle qu'elle fait tomber de ses mains l'épée qui soutenait sa noble cause.

Tout était perdu.

Palafox, étendu sur un lit de douleur, remet entre les mains de la *Junta* le pouvoir dont il s'est si noblement servi, et la *Junta* capitule (20 fév. 1809).

Le maréchal Lannes traita la ville et son malheureux chef avec tout le respect que méritait un héroïsme si insigne et si rare; mais ce ne fut qu'avec un morne désespoir que la garnison déposa les armes. En abandonnant le combat, elle croyait abandonner la vie, et cette mort politique était pour l'Aragonais mille fois plus ter-

rible que celle qu'il avait si longtemps affrontée.

Le souvenir de ces siéges mémorables illustre les vainqueurs en même temps qu'il exalte les vaincus. S'il faut un véritable héroïsme pour résister à tant d'assauts, il faut aussi plus qu'un courage ordinaire pour persister à vaincre un tel peuple.

Saragosse était conquise, mais son héroïque résistance avait échauffé partout le patriotisme espagnol; elle acheva ce que les victimes du 2 mai et la victoire de Baylen avait si glorieusement commencé, et l'Espagne entière, levée comme un seul homme, montra bientôt qu'elle n'était pas vaincue.

Ce fut avec une joie indicible qu'en 1814 Saragosse reçut dans ses murs le monarque bien-aimé pour qui elle avait tant souffert; et plus tard, toujours fidèle à ses idées d'indépendance, après avoir juré à deux reprises la constitution de 1812, elle contribua de tout son pouvoir à affermir Isabelle II sur le trône de son père, et reçut solennellement de la reine-régente, Marie-Christine de Bourbon, le titre glorieux de ville toujours héroïque.

Je m'arrête. Ce serait ternir l'éclat de tant de gloire que de rapporter ici les récentes révoltes

de la ville célèbre. Avant de les enregistrer dans l'histoire, laissons-lui le temps de les effacer par de nouvelles preuves de dévouement à la famille de ses rois, et, après avoir contemplé pendant si longtemps la suite de guerres désastreuses, qu'il nous soit permis, en terminant cet article, de rafraîchir un instant nos esprits et nos cœurs, en jetant un regard de juste vénération sur un des sanctuaires où la Mère de Dieu se plaît à répandre avec le plus d'abondance ses grâces et ses trésors.....

VII

Au nombre des édifices de Saragosse, on compte en premier lieu la belle église connue sous le nom de Nuestra Senora del Pilar (Notre-Dame-du-Pilier), à raison de la sainte image qu'on y vénère depuis le temps des apôtres.

Une pieuse tradition admise comme authentique, non-seulement en Espagne, mais encore dans toute l'Europe et au-delà des mers, raconte son origine miraculeuse de la manière suivante :

C'était en l'an de Jésus-Christ 40, sous le règne de Caïus Caligula; saint Jacques le Majeur prêchait à Cœsar-Augusta la bonne nouvelle du salut. Il employait le jour à gagner au Sauveur les âmes des infidèles, et la nuit à prier son divin Maître de bénir ses efforts.

Retiré alors dans quelque lieu solitaire, comme il l'avait vu faire maintes fois à Jésus-Christ lui-même dans les montagnes de la Judée, son âme se retrempait dans la méditation des saints mystères dont il avait été l'heureux témoin, et, repassant dans le silence de la nuit et de la solitude les enseignements sublimes du Verbe fait chair, il y puisait le courage et l'amour dont il devait avoir besoin pour confesser, jusque sous le glaive d'Agrippa, le nom de son Rédempteur bien-aimé.

Un soir, pendant que le saint apôtre, prosterné avec ses disciples sur les rives de l'Èbre, adorait ainsi son Dieu crucifié, Marie, la sainte mère de Jésus, encore vivante, lui apparut tout à coup dans tout l'éclat de la splendeur céleste et entourée des chœurs des anges, qui portaient sa sainte image sur une colonne de jaspe.

La Vierge par excellence, tournant alors vers Jacques ses regards maternels, lui ordonna de

construire dans ce lieu même une chapelle sous son invocation et d'y placer son effigie, lui promettant qu'elle y demeurerait à perpétuité, jusqu'à la fin des siècles, et qu'elle étendrait le manteau de sa protection sainte sur Cœsar-Augusta et sur l'Espagne entière.

Qui dira les transports du fils de Zébédée? La langue humaine se refuse à les décrire; mais d'âge en âge les générations se sont agenouillées en ce lieu pour y faire retentir les louanges de Marie et celles de son serviteur.

Parmi les traditions ecclésiastiques qui n'appartiennent pas au dogme, il n'y en a pas de plus généralement admise que celle qui se rapporte à Nuestra Senora del Pilar.

Quatre-vingt-dix auteurs étrangers et quatre cents Espagnols se plaisent à l'attester. Les nombreuses bulles des papes, les diplômes royaux, le nombre immenses d'églises et de chapelles établies dans le monde entier sous cette invocation, et la vénération constante, tant étrangère que nationale, la placent au nombre des traditions les plus authentiques.

Le saint apôtre, fidèle à l'injonction de la Mère de Dieu, lui fit ériger, dans le lieu même qu'elle avait choisi et sanctifié par sa présence,

une modeste chapelle, qui n'avait pas, dit-on, plus de seize pieds de long sur huit de large, et où il plaça la colonne et la statue.

Pauvre et humble sanctuaire, qui eut cependant la gloire d'être le premier élevé en l'honneur de la Vierge sainte, et reçut le nom de *Sainte-Marie-Majeure!*

Son obscurité et sa petitesse lui fit traverser sans grands orages l'époque sanglante des persécutions romaines. La paix de Constantin la fit croître en richesse et en renommée; la chapelle devint église, et quoique presque détruite sous le joug sarrasin, elle ne fut point cependant anéantie, et continua à rassembler autour de la sainte colonne et de la statue miraculeuse les chrétiens catholiques dont elle était le trésor. Le culte qui y fut conservé reprit un nouvel éclat sous les rois d'Aragon, à qui elle dut son agrandissement et sa splendeur.

Vers la fin du XVIIe siècle, elle fut reconstruite avec une nouvelle magnificence. Les dons des monarques et les innombrables offrandes des pèlerins y accumulèrent des trésors immenses que le torrent dévastateur des guerres et des révolutions a respectés d'une manière remarquable. La vénération prodigieuse qu'inspire la

vue seule de la sainte statue a souvent arrêté le pillage au moment où il semblait inévitable. La Vierge del Pilar est, pour les Aragonais, une chose aussi sacrée que la religion même ; ils s'identifient, pour ainsi dire, avec son culte et son souvenir. Dans leurs fêtes, dans tous les événements de leur vie, et même dans leurs peines, leur Vierge chérie a toujours sa part. C'est pour eux comme un membre de la famille, et la teinte demi-sauvage, demi-civilisée de leur caractère, la fierté qu'ils conservent même sous les haillons, leur amour pour la liberté et l'indépendance, la rudesse de leur ton et de leurs manières, donnent à leur dévotion enthousiaste pour le Pilar quelque chose de piquant et d'original dont on ne peut avoir une idée qu'à Saragosse même.

C'est là qu'il faut aller pour comprendre aussi tout le prestige de ce sanctuaire béni. Il faut traverser les vastes nefs de l'église, s'étonner pour ainsi dire de leur solitude avant d'approcher du second temple qu'elles abritent, et qui, enfermé dans cet édifice grandiose, contient à son tour la Vierge merveilleuse qu'ont apportée les anges ; il faut voir là cette foule de pèlerins qui s'y pressent, baiser aussi ce pilier vénéré dont les lèvres de tant de générations ont creusé le jaspe, malgré

sa dureté proverbiale; il faut avoir répandu son âme devant cette douce image de Marie, avoir contemplé un à un les riches joyaux qui la couvrent, avoir vu l'enthousiasme du peuple, pour se former une juste idée de ce célèbre pèlerinage dont la renommée est chère à tous les cœurs espagnols.

L'église en célèbre la fête solennelle le 12 octobre, et Marie, le refuge des pécheurs, la consolation des affligés et la force du faible, se plaît, ainsi qu'elle le promit à saint Jacques, à répandre sur les fidèles qui vont l'invoquer en ces lieux, ces grâces et ces faveurs de choix, dont les trésors toujours ouverts ne sont jamais épuisés.

FIN.

TABLE

SÈVRES. — TYP. ET LITH. DE L. LEFÈVRE ET Cie.

SÈVRES. — TYP. ET LITH. DE L. LEFÈVRE ET Cie.

